

DÉCEMBRE 1997

# LE COURRIER DE L'UNESCO



BELGIQUE: 160 FB. CANADA: 5,75 \$. CÔTE D'IVOIRE: 1540 CFA. CAMEROUN: 1700 CFA. GABON: 376 CFA. MAROC: 35 DH. LUXEMBOURG: 188 FLUX. SUISSE: 6,90 FS. PORTUGAL (PAPA): 700 ESC.



## *Les îles un autre monde*

**ENTRETIEN AVEC RENÉ DEPESTRE**

**ENVIRONNEMENT: LES ENJEUX DU CHANGEMENT CLIMATIQUE**

**PATRIMOINE: POTOSÍ (BOLIVIE)**

M 1205 - 9712 - 22,00 F

# concours international de photographie

**LE COURRIER  
DE L'UNESCO** **Nikon**

Le jury international du concours **Scènes de paix au quotidien** s'est réuni à l'UNESCO le 29 octobre 1997. Il a décerné le prix *Le Courrier de l'UNESCO-Nikon* à

**Eric Lesdema**  
pour «Les jeux de guerre»

Il a tenu par ailleurs à décerner un *Prix spécial du jury* à:

**Jordis Antonia Schlösser**

pour «La Havane»

et deux *Mentions* à:

**Florian Haerdter**

pour «La Goutte d'Or à Paris»

**Didier Lefèvre**

pour «Kaboul»

Le jury était composé de:

Président:

**TAHAR BEN JELLOUN,**

écrivain

**Laurent Abadjian,**

responsable photos à *Libération*

**Manoucher Deghati,**

correspondant de guerre, AFP

**Colin Jacobson,**

iconographe et chargé de recherches, University of Wales Cardiff

**Marloes Krijnen,**

directrice générale, World Press Photo Foundation

**Simon Njami,**

rédacteur en chef de la *Revue Noire*

**Adel Rifaat,**

directeur du *Courrier de l'UNESCO*

**Mark Sealy,**

directeur de *Autograph, the Association of Black Photographers*

**Keiichi Tahara,**

photographe plasticien

Les photos primées ainsi que celles qui ont particulièrement retenu l'attention des jurys lors de la présélection et de la sélection finale seront publiées dans de prochains numéros du *Courrier de l'UNESCO*.

# LES ÎLES

## UN AUTRE MONDE



L'INVITÉ DU MOIS

**47****René Depestre**

*L'écrivain franco-haïtien dresse un bilan de son parcours de nomade.*

© Ulf Andersen/Gamma, Paris



PATRIMOINE

**36****La Pachamama habite à Potosí**

par Pascale Absi

*La culture minière de la ville bolivienne aux fabuleux gisements d'argent s'est construite sur une conception du monde d'origine paysanne.*

© Pascale Absi, Paris

*Au fil des mois par Bahgat Elnadi et Adel Rifaat* **5**

**L'île, carrefour du merveilleux** ..... **6**  
par Robert Baudry

**Islande: le feu sous la glace** ..... **11**  
par Thor Vilhjálmsson

**Pacifique: le chemin des ancêtres** ..... **14**  
par Antonio Guerreiro

**Les îles solstices** ..... **17**  
par Edouard J. Maunick

**Les épreuves d'Ulysse** ..... **18**  
par Jacques Lacarrière

**Qu'est-ce qu'une île, mon frère?** ..... **22**  
par Lokenath Bhattacharya

**L'ultime secret de l'île de Pâques** ..... **24**  
par Luis Mizón

**L'or de Cuba** ..... **28**  
par Eduardo Manet

**Dossier** ..... **31**

Consultant: Luis Mizón

**La chronique de Federico Mayor** **34**

ESPACE VERT **Les enjeux du changement climatique** par France Bequette **40**

NOTES DE MUSIQUE **Isabelle Leymarie s'entretient avec Steve Turre** **44**

Diagonales **Pour un nouveau musée des antiquités égyptiennes** par Samir Gharib **45**

NOS AUTEURS **49**

INDEX DU COURRIER DE L'UNESCO 1997 **50**

Notre couverture:

L'île de Bora-Bora, dans l'archipel de la Société (Polynésie française).

© Yann Arthus-Bertrand/La Terre vue du ciel/UNESCO

# LE COURRIER DE L'UNESCO

50<sup>e</sup> année

Mensuel publié en 30 langues et en braille  
par l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation,  
la science et la culture.

31, rue François Bonvin, 75732 Paris CEDEX 15, France  
Télécopie : 01 45 68 57 45

Courrier électronique : [courrier.unesco@unesco.org](mailto:courrier.unesco@unesco.org)  
Internet : <http://www.unesco.org>

Directeur: Adel Rifaat

## RÉDACTION AU SIÈGE

Secrétaire de rédaction: Gillian Whitcomb

Français: Alain Lévêque

Anglais: Roy Malkin

Espagnol: Araceli Ortiz de Urbina

Rubriques: Jasmina Sopova

Unité artistique, fabrication: Georges Servat

Illustration: Anane Bailey (01 45 68 46 90)

Documentation: José Banaag (01 45 68 46 85)

Relations éditions hors Siège et presse:

Solange Belin (01 45 68 46 87)

Duplication films: Daniel Meister

Secrétariat de direction: Annie Brachet (01 45 68 47 15)

Assistante administrative: Theresa Pinck

Éditions en braille (français, anglais, espagnol et  
coréen) (01 45 68 45 69)

## ÉDITIONS HORS SIÈGE

Russe: Irina Outkina (Moscou)

Allemand: Dominique Anderes (Berne)

Arabe: Fawzi Abdel Zaher (Le Caire)

Italien: Gianluca Formichi (Florence)

Hindi: Ganga Prasad Vimal (Delhi)

Tamoul: M. Mohammed Mustapha (Madras)

Persan: Akbar Zargar (Téhéran)

Néerlandais: Bart Christraens (Anvers)

Portugais: Alzira Alves de Abreu (Rio de Janeiro)

Ourdou: Mirza Muhammad Mushir (Islamabad)

Catalan: Joan Carreras i Martí (Barcelone)

Malais: Sidin Ahmad Ishak (Kuala Lumpur)

Kiswahili: Leonard J. Shuma (Dar es-Salaam)

Slovène: Aleksandra Kornhauser (Ljubljana)

Chinois: Feng Mingxia (Beijing)

Bulgare: Dragomir Petrov (Sofia)

Grec: Sophie Costopoulos (Athènes)

Cinghalais: Neville Piyadigama (Colombo)

Finois: Riitta Saarinen (Helsinki)

Basque: Juxto Egaña (Donostia)

Thaï: Duangtip Surintatip (Bangkok)

Vietnamien: Ho Tien Nghi (Hanoi)

Pachto: Nazer Mohammad Angar (Kaboul)

Haoussa: Aliyu Muhammad Bunza (Sokoto)

Ukrainien: Volodymyr Vasiliuk (Kiev)

Galicien: Xavier Serin Fernández (Saint-Jacques-de-  
Compostelle)

## VENTES ET PROMOTION

Télécopie : 01 45 68 57 45

Abonnements: Marie-Thérèse Hardy (01 45 68 45 65),

Jacqueline Louise-Julie, Manichan Ngonekeo, Mohamed

Salah El Din (01 45 68 49 19)

Liaison agents et abonnés:

Michel Ravassard (01 45 68 45 91)

Comptabilité : (01 45 68 45 65)

Stock: Daniel Meister (01 45 68 47 50)

## ABONNEMENTS

Tél.: 01 45 68 45 65

1 an, 211 francs français. 2 ans: 396 francs

Pour les étudiants: 1 an, 132 francs français.

Pour les pays en développement.

1 an, 132 francs français. 2 ans, 211 francs

Reproduction sous forme de microfiches (1 an):

113 francs.

Reliure pour une année : 72 francs.

Paiement par chèque bancaire (sauf Eurochèque), CCP

ou mandat à l'ordre de l'Unesco, ou par carte C8, Visa,

Eurocard ou Mastercard

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention «Reproduits du Courrier de l'Unesco», en précisant la date du numéro. Trois justificatifs doivent être envoyés à la direction du Courrier. Les photos non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne seront renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon réponse international. Les articles paraissant dans le Courrier de l'Unesco expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la Rédaction. Les titres des articles et légendes des photos sont de la Rédaction. Enfin, les frontières qui figurent sur les cartes que nous publions n'impliquent pas reconnaissance officielle par l'Unesco ou les Nations Unies.

IMPRIMÉ EN FRANCE (Printed in France)

DÉPÔT LÉGAL . C1 - DÉCEMBRE 1997

COMMISSION PARITAIRE N° 71842 - DIFFUSÉ PAR LES N M P P

Photocomposition et photogravure:

Le Courrier de l'Unesco.

Impression : Maury-Imprimeur S.A., route d'Etampes,

45330 Malesherbes

ISSN 0304-3118

N°12-1997-0P1 97-566 F

Ce numéro comprend 52 pages, un encart de  
4 pages situé entre les pages 2-3 et 50-51  
et un encart numéroté I-IV.





# au fil des mois

par Bahgat Elnadi et Adel Rifaat

La Grande-Bretagne, le Japon, sont des îles-nations; leur puissance économique ou l'influence qu'elles exercent dans le monde est exceptionnelle. Mais elles ne hantent pas nos rêves. L'île mystérieuse, l'île au trésor ou l'île de Sindbad nous font rêver depuis longtemps. Mais elles n'existent pas. Ce numéro s'intéresse surtout aux îles vraies qui sont aussi des îles de rêve, aux mythes qu'elles ont nourris et aux jeux de miroirs qu'elles inaugurent entre l'imaginaire et le réel.

Il n'y a pas que les îles qui font rêver. Il y a aussi des déserts, des montagnes, des crépuscules qui nous arrachent à notre quotidien et nous emportent loin au-dessus de nous-mêmes. Mais les rêves que nous associons à certaines îles possèdent une qualité très spécifique, celle du *merveilleux*. Le Sahara nous invite à la méditation, il n'a rien de merveilleux. L'île de Pâques ou celle d'Ithaque, si.

D'où vient cette texture si particulière et si difficile à saisir? Peut-être du fait qu'on peut vivre dans une île tout en ayant le sentiment d'y être dans un *autre monde*; du contraste entre la possibilité d'y couler une existence entière et la certitude que cette existence ne sera jamais ordinaire. C'est une conscience d'être, mais d'être *ailleurs*. De l'irréel à l'intérieur même du réel. De l'insolite permanent. L'étrangeté d'une aventure de tous les instants.

Jacques Lacarrière le dit très bien ici: au cœur de ce dédoublement il y aurait un voyage au plus profond de soi, une longue recherche de ce qu'on est à partir de ce qu'on croit être, une sinieuse odyssée intime qui nous déporte loin de nous-même, pour finir par nous ramener à notre ultime vérité.

La nostalgie de l'île merveilleuse est-elle une métaphore de notre quête d'absolu? C'est l'une des pistes que nous offre ce numéro de décembre. En cadeau de fin d'année.

# L'île, carrefour du merveilleux

PAR ROBERT BAUDRY

Les îles imaginaires abondent dans la littérature.  
Inventaire de quelques facettes d'un mythe universel.

L'île nous propose un site singulièrement favorisé, régnant au carrefour de beaucoup de thèmes permanents des récits merveilleux. Tantôt clivage et isolement du monde et évasion pour l'atteindre, tantôt abri préservé du contact périlleux d'autrui; tantôt au contraire expiatoire prison ou repaire de monstres; chapelet d'archipel aux multiples escales; *temple* hanté de sanglants sacrifices ou asile de pirates et de trésors; dernier *seuil* avant que d'accéder à de paradisiaques extases; autant de thèmes où l'on a reconnu nombre de motifs qui structurent les récits merveilleux, et aussi les aventures îliennes.

C'est de ce pouvoir fédérateur, propre à rassembler en gerbe, tout naturellement, tant de motifs et bien d'autres que l'île tire la faveur particulière dont elle a joui auprès des conteurs d'extraordinaires voyages. C'est cela, cette structure thématique quasi obligée qu'on va tenter de démonter le plus simplement possible.

Et d'abord, qu'est-ce que le merveilleux? On peut le définir comme le sentiment d'admiration, de fascination qui nous saisit devant la révélation d'un Autre Monde. D'où ce premier thème du merveilleux: le clivage entre *notre* monde et un *autre* monde. Autre monde lui-même ambigu, car le merveilleux est un Janus, une figure à deux faces, l'une faste, enchantée par la Merveille, l'autre néfaste, hantée par le Monstre.

## Le clivage

Justement, quelle image fondamentale nous propose l'île, sinon un clivage essentiel entre le monde, habituel, du continent et cet autre monde que concrétise l'île? De par sa nature propre, l'île s'oppose à la vie sur le continent. Univers séparé, reclose sur elle-même, elle obéit à d'autres lois que celle qui régissent les terres ordinaires.

Déjà, dans l'épopée parodique médiévale d'*Aucassin et Nicolette* (13<sup>e</sup> siècle), l'île de Torelore s'inscrit comme le contraire de notre monde: une île où les femmes font la guerre, où les hommes accouchent, etc.

Si le continent figure le site de la vie ordinaire, l'île volontiers incarne des parages extraordinaires. A la vie réelle elle oppose des rêves irréels. Et si le continent est lieu de l'univers

profane, l'île devient siège du sacré, temple de bénéfiques ou maléfiques sacrifices. Bien plus: face à notre monde des vivants, l'île figurera souvent le royaume inaccessible des morts.

## L'île-Solitude

L'île, *in-sula* en latin, est avant tout *en solitude, en isolement, en esseulement*. Parcelle de terre cernée par la mer, barque perdue au sein de l'océan, elle manifeste mieux que tout la condition de l'homme, protégé à la fois de ses semblables et en même temps douloureusement séparé d'eux. Toujours l'ambivalence!

C'est le cas, certes, de tous les Robinsons abandonnés sur un cercle de rivages, enfermés dans cet univers reclos sur lui-même. Le comble, révélateur, en peut être Jean-Jacques Rousseau. Gauche en société, amoureux de la solitude, réfugié dans l'île Saint-Pierre au milieu du lac de Bièvre en Suisse, ce séjour ne paraissait pas encore assez isolé à son goût. Aussi, dès le repas expédié, se jetait-il dans une barque qu'il laissait dériver au gré des courants. Et là, dans cette île flottante, bercé par le bruit de l'eau, il se laissait entraîner à des songes éveillés jusqu'à glisser en d'étourdissantes extases (*Les rêveries du promeneur solitaire*, 1782).

## L'île-Abri

Rien d'étonnant dès lors que si souvent cette solitude soit apparue comme un abri pour ceux qu'incite à fuir l'éprouvante société des hommes.



L'embarquement de Tristan et Yseut, miniature d'un manuscrit du *Roman de Tristan* (15<sup>e</sup> siècle).

Une version longue de ce texte a paru dans *Ile des merveilles, Mirage, miroir, mythe*, Actes du Colloque organisé à Cerisy-la-Salle par le CERMEIL (Centre de Recherches sur le Merveilleux), L'Harmattan, Paris, 1997



*L'île heureuse*  
(détail), peinture de  
l'artiste français Paul  
Albert Besnard  
(1849-1934).

© Giraudon, Paris. Musée des Arts décoratifs, ADAGP Paris, 1997

N'en cherchons pas meilleure preuve qu'un récit du romancier français Henri Bosco, *L'enfant et la rivière* (1945). Emporté par le courant vers une île de la Durance pendant qu'il dort dans une barque, le jeune Pascalet y découvre une clairière où de cruels Nomades torturent un garçon de son âge: Gatzo. Il le délivre et, dérobant une barque, fuit avec lui jusque vers un bras mort de la rivière. Là, ils pourront déjouer la traque de leurs sombres poursuivants. Il double, donc: à la fois d'eaux stagnantes protégées par un mur de broussailles au milieu des terres hostiles; et barque ancrée

au cœur de ces eaux dormantes comme une île dans l'île. Il blanche après l'île noire, quel plus sûr abri trouver contre la fureur des hommes?

### *L'île-Escale*

De tels sites ne s'atteignent qu'au terme de tout un itinéraire. Parcours initiatique que jalonne souvent tout un chapelet d'îles les plus diverses jusqu'à ce que cette avance progressive parvienne à l'île ultime, l'*ultima Thule*, terre fabuleuse qui, pour les anciens géographes européens, marquait l'extrême limite nord du monde connu. ▶

► On connaît l'*Odyssée* d'Homère et *Les Voyages de Sindbad*, l'un des épisodes du fameux recueil de contes arabes, *Les mille et une nuits*. On connaît moins *La navigation de Bran*, vieille épopée irlandaise. C'est tout un cortège labyrinthique d'îles fabuleuses, plus extraordinaires les unes que les autres, que rencontrent l'expédition maritime de ce vieux dieu celtique Bran ou celle, plus tardive, des *Voyages de Maëlduin*. *Navigation de Bran* qui connaîtra une étonnante postérité avec son adaptation latine du 9<sup>e</sup> siècle: la *Navigatio sancti Brandini*, où le dieu celtique se voit christianisé; puis, vers 1121, en anglo-normand, *La navigation de saint Brendan* par un archidiacre de Rouen, Benoît, avant d'être largement traduite et diffusée en Europe.

### • L'île-Expiation

Mais l'île n'est pas toujours abri, refuge, havre de grâce; ni escale éphémère vers quelque autre destin. Emmurée par la mer, l'île peut tout naturellement devenir site d'expiation.

Quel meilleur exemple en trouver que *Robinson Crusoé* (1719)? Voilà un jeune homme qui, au lieu de rester tranquillement en Angleterre à gagner de l'argent comme ses parents, se laisse dévoyer par le goût pervers des aventures. Aussi, pour ce crime d'avoir méprisé le négoce *at home*, se verra-t-il châtié par la Providence qui le jettera sur une île déserte, inhospitalière, sans hommes ni animaux ni nourriture ni instruments. Tel est le sens réel que Daniel Defoe entendait donner à cette aventure. Mais, si puissant est l'impact sur les imaginations du vieux mythe de l'île bienheureuse que bientôt, cette île de purgatoire, les lecteurs vont la trans-

figurer en un tel paradis qu'après Defoe vingt auteurs n'auront de cesse que de rajouter leurs rêves en de nouvelles «robinsonnades».

### L'île des Monstres

Séjour *différent* de celui de notre monde ordinaire, c'est tout naturellement dans une île lointaine que l'imagination aimera supposer l'existence de monstres.

Tel était déjà le sort d'Ulysse, qui se voit tantôt en grand péril d'être transformé en porc par la perfide mais séduisante enchantresse Circé, tantôt naufragé sur l'île du Cyclope où il risque fort de constituer comme ses compagnons le petit déjeuner de ce monoculaire géant.

Mais c'est peut-être *La navigation de Bran* et surtout *Le voyage de Maëlduin* où la vive imagination celtique a déployé le plus fabuleux catalogue de monstres insulaires tels que peut les forger la fantaisie des marins: îles hantées, l'une de fourmis affamées grandes comme des poulaillers; l'autre d'un cheval effroyable aux pattes acérées munies de griffes bleues...

Dans la lignée de ces grands ancêtres, le peuple des monstres insulaires n'a pu que proliférer. Ce seront les créatures forgées par un savant fou dans *L'île du docteur Moreau* (1896) de Herbert George Wells. Ce seront les charmants cannibales de *Typee* (1846) d'Herman Melville sur l'île Nuku-Hiva des Marquises. C'est l'abominable figure du sadique Vorski transformant à coups de sacrifices et de crucifixions la sombre île de Sarek au bout du monde en *L'île aux trente cercueils* (1920) évoquée par Maurice Leblanc.

Et aujourd'hui encore n'est-ce pas dans



Ci-contre, la Scandinavie (en haut à gauche, l'Islande) et les monstres qui peuplent l'océan. Détail d'une carte d'Olaus Magnus, savant et prélat suédois (1490-1557) qui publia les premiers documents géographiques sur l'Europe du Nord.



une île qu'on aurait découvert l'abominable *King-Kong*, le singe géant du célèbre film américain (1933) de Merian Cooper et Ernest B. Schoedsack?

## L'île des Fées

Mais si l'imagination se forge volontiers des monstres pour hanter les îles lointaines, elle les suppose tout autant favorisées de fées. A l'envoûtante et redoutable Circé de l'*Odyssée* succède la secourable Calypso. Aux périls et horreurs que rencontre *Le voyage de Maëlduin* répondent, alternés, des séjours de merveilles. Il aux pommes merveilleuses dont le suave jus jette dans une extase similaire à la mort. Il au palais gardé par un pont de cristal, fréquenté par une femme féerique, qui sert aux compagnons un fromage où chacun, ainsi que dans le Graal, trouve le goût de ce qu'il préfère au monde. Palais d'une reine où ils passent trois mois qui leur durent trois ans, jusqu'à ce que les ressaisisse la nostalgie. Lac de jouvence où plonge et rajeunit un fantastique oiseau...

Et que de fabuleuses figures forgèrent conteurs et écrivains! *Ysolt* la Blonde, fée thaumaturge en son île d'Irlande, vers laquelle *Tristan* laisse voguer son coracle au gré des souffles et des flots. Ou la reine des Fées régnant chez Andersen sur «le jardin du Paradis» qui parfume de fleurs l'île de la Félicité, délicieux séjour qui ignore la mort, et où accède le héros porté par le Vent-d'Est. Ou encore *Suzanne et le Pacifique* (1921) de Jean Giraudoux, exquis portrait de «Robinson» féminin.

## L'île au Trésor

Ces merveilles secrètes dont notre fantaisie pare volontiers les îles, si elles s'incarnent parfois en sites enchanteurs ou en féeriques figures, se concrétisent aussi en fabuleux trésors. Les plus parfaits paradigmes d'îles au trésor sont sans doute *Le comte de Monte-Cristo* (1845) d'Alexandre Dumas, puis *L'île au trésor* (1883) éponyme de Robert Louis Stevenson.

Ce mythe, si puissant, s'est perpétué de nos jours. Pierre Mac Orlan dans *Le chant de l'équipage* (1918) envoie son héros aux Antilles en quête d'un trésor de pirates, qu'il découvre finalement près de lui... Mythe que Jean-Marie Gustave Le Clézio ravive dans son récent *Chercheur d'or* (1985). Et pourquoi ne pas citer *Le trésor de Rackham le Rouge*, l'album de bande dessinée d'Hergé, le père de Tintin et Milou, toujours si attentif à renouveler les vieux mythes qui hantent notre imagination?

## L'île et l'Initiation

Tant d'horreurs ou d'obstacles jalonnant le parcours du héros, tant d'exploits à accomplir pour



Scène évoquant les voyages merveilleux de Sindbad le Marin, personnage d'un conte des Mille et une nuits. Miniature persane (17<sup>e</sup> siècle).

y atteindre, font que son périple vers l'île s'apparente souvent à un scénario d'initiation progressive. D'où l'aspect souvent initiatique du trajet vers l'île fabuleuse, terme de la Révélation.

C'est le fil des escales qui, après maints détours, amènera Ulysse jusque-là, lui permettant d'évoquer l'ombre de sa mère morte. Ce sont tous les affrontements: le froid, le flot, la faim, la soif, la fatigue, l'effroi, que surmonte Gilliat dans les flots normands des Douvres, qui forgeront son mérite, déçu, avant que de trouver dans des noces avec la mer son fatal accomplissement, selon *Les travailleurs de la mer* (1866), un roman de Victor Hugo.

*L'isola di Arturo* (1957) d'Elsa Morante ▶

- ▶ aboutit aussi à «une initiation qui va jusqu'à l'ultime épreuve, jusqu'à la révélation du dernier et du plus cruel des mystères de la vie». Et dans son récit allégorique, *Al Hayy ibn Yaqzàn* (*Le vivant fils du Vigilant*), Ibn Tufayl (12<sup>e</sup> siècle) évoque une sorte de Robinson musulman qui, abandonné seul, enfant, sur une île proche de l'Inde, découvre par lui-même, en ce site propre à la méditation, les lois de la nature et se hisse par intuition jusqu'aux vérités mystiques.

## L'île-Seuil

Nous atteignons maintenant à ce dernier rebord sur la frange du monde où l'univers bascule.

Dans l'*Odyssee* d'Homère, l'île des Phéaciens, émérites marins ramant d'un monde à l'autre, incarne cet aspect de *seuil*, de conversion. Dans *Le voyage de Maëlduin*, c'est bien une île aussi que ce héros aperçoit, île étrange divisée par un mur qui sépare d'un côté des moutons noirs; de l'autre, des moutons blancs. Qu'on transfère un blanc du côté noir, il noircit du coup. Qu'un noir émigre du côté blanc, il blanchit à l'instant. Signe évident qu'on se trouve bien à la frontière qui clive les deux mondes.

## L'île-Paradis

Si nombreuses soient-elles, toutes ces îles ne sont jamais qu'escales, lisières, initiation, approche de l'île de l'Autre Monde, but final de l'aventure et de la quête, couronnement de ce labyrinthique périple. Iles Fortunées du Jardin des Hespérides dans la mythologie grecque; *Emain Ablach*, l'île des Fées des Celtes, île des Morts, de Procope à Maurice Leblanc; sous combien de formes diverses en traquer les mille variantes?

Toujours c'est l'île idéale, l'île d'un Autre Monde. Car où déjà *Gilgamesh*, la plus vieille épopée babylonienne, situait-elle le paradis terrestre, sinon dans une île lointaine et inaccessible, aux confins de la Terre, au-delà des Eaux de la mort?

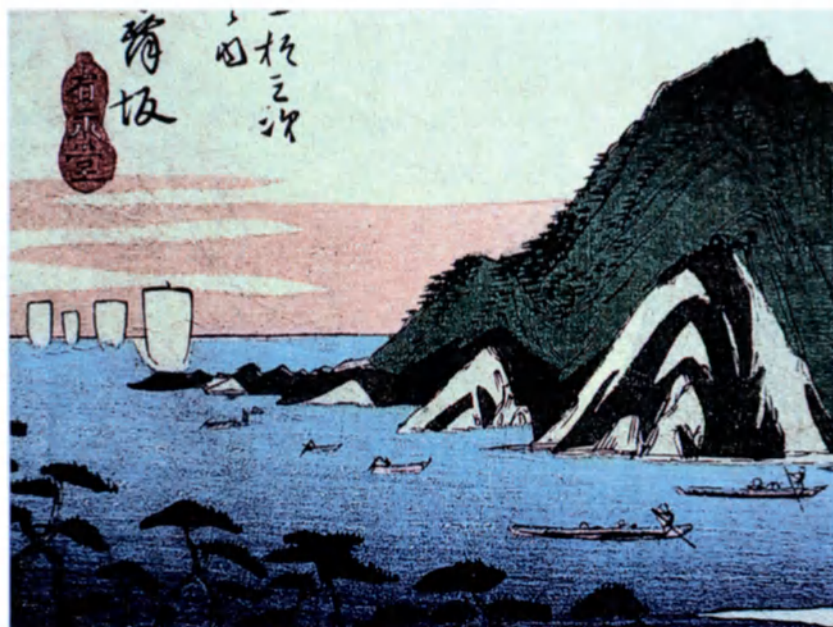
Pourquoi de Platon à Aldous Huxley, de Thomas More à Tomaso Campanella, tant d'*Utopies* ont-elles si souvent logé dans des îles leur rêve de Cité parfaite? Pourquoi, sinon parce qu'il s'agit de rompre avec nos piètres routines et de recréer ailleurs, hors de nos jours banals, la Cité idéale que postulent nos vœux.

## Abordage

Sur les îles, resterait à explorer tout un vaste catalogue d'œuvres, dont on n'a pu citer ici qu'une mince partie.

Ce qui ressort déjà de ces quelques exemples, c'est que le mythe de l'île merveilleuse n'a connu si exceptionnelle faveur que parce qu'il permet de structurer aisément, de rassembler en gerbe, toute une série de thèmes traditionnels permanents des récits merveilleux: l'évasion et le clivage du monde, la mer et la montagne, le volcan et la grotte, la solitude et l'abri, le trésor, les fées et les monstres, l'expiation et l'initiation, le paradis et l'extase, et bien d'autres encore.

La thématique de l'île s'ordonne naturellement en une sorte de constellation. L'île en forme le soleil, autour duquel gravitent, comme autant de planètes, un certain nombre de thèmes attirés par son aimantation. Planètes pouvant satelliser à leur tour d'autres motifs. Si bien qu'à terme, si puissant est l'impact de ce thème insulaire sur l'imagination qu'il en vient même, parfois, à mythifier, à transfigurer en île fabuleuse une île qui, à l'origine, n'avait rien de mythique. ■



Estampe du peintre japonais Andô Hiroshige (1797-1858) extraite de la suite des *Cinquante-trois étapes de la route du Tôkaidô* (*Tôkaidô gojûsan tsugû*), parue en 1833-1834.

© Pierre-Épiscier, Paris

# Islande: le feu sous la glace

PAR THOR VILHJÁLMSOON



© Ragnar Axelsson/Liaison Int./Hoa Qui, Paris

Réaliste et rêveur, moderne et ancré dans la tradition, un portrait type de l'îlien.

■ Islande. Littéralement: terre de glace. Voilà un nom peu engageant pour le touriste qui, n'ayant pas encore quitté son port d'attache, promène un doigt indolent sur une mappemonde à la recherche d'un coin où aller se détendre. Qu'attendre d'un nom pareil, surtout quand on sait qu'un autre pays, tout de neige et de glace, lui, et qui s'étire jusqu'au pôle Nord, a pour nom Groenland, c'est-à-dire la terre verte?

Malgré ce nom, l'Islande est en fait un pays accueillant, qui a tout pour séduire les curieux, ceux qui savent se servir de leurs yeux et de leurs oreilles, et se délectent par avance en songeant aux paysages sans pareil qui les attendent. Les autres, ceux qui, comme il est dit dans la Bible, ont des yeux et ne voient pas, ont des oreilles et n'entendent pas, peuvent toujours aller voir ailleurs.

Tous les insulaires jettent un regard particulier sur eux-mêmes et sur le monde. Pour les Islandais, l'océan a toujours été à la fois incitation et menace, et la technologie moderne n'y a rien changé. Pendant des siècles, le passage à l'âge adulte pour un jeune Islandais a coïncidé avec le départ pour des terres lointaines et étrangères et la confrontation avec la mer périlleuse. Il en

revenait mûri par l'expérience, riche d'histoires à raconter: il avait gagné le droit d'être écouté. Ceux qui rentraient de ces périples loin de la terre natale étaient mieux à même d'en éprouver et d'en apprécier les paysages et la magie.

## *Terre des extrêmes*

Pendant des siècles, les Islandais ont contemplé la mer et le ciel depuis leurs rivages, du haut de leurs collines et de leurs falaises, avec des démangeaisons dans le dos comme si des ailes cherchaient à leur pousser. La moindre déchirure dans un ciel souvent plombé leur faisait entrevoir tout un univers féérique de tours dorées resplendissantes, de princesses leur jetant des œillades depuis leur balcon et de rues envahies par des foules. Toute la diversité merveilleuse du monde s'ouvrait là à leur regard et il ne manquait aux fastes royaux que d'être immortalisés par une poésie élaborée et mûrie dans la solitude et le silence.

Leur environnement, c'est cette vaste nature, à la fois sauvage et protectrice, tendre et cruelle, accueillante et hostile, dont les paysages ne cessent d'être remodelés par l'affrontement permanent des extrêmes. Dans ce pays ▶

Elle située dans l'Atlantique nord, l'Islande est un pays de glaciers, de volcans et de geysers. En haut, Reykjavik, sur la baie de Faxa, au sud-ouest de l'île.



L'usine géothermique de Svartsengi, qui alimente Reykjavík en eau chaude. Le déversement de son trop plein dans un champ de lave a donné naissance à un lagon artificiel, le Lagon bleu, dont les eaux riches en minéraux se maintiennent à une température qui oscille entre 25 et 35 degrés Celsius.

► où le feu couve sous un bouclier de glace immaculée, étincelante sous le ciel pur, on a l'impression que les distances n'existent pas et que le regard pourrait voyager à l'infini. Les champs de lave figée et plissée selon des formes compliquées évoquent des armées de créatures étranges et monstrueuses sanctifiées dans la pierre, des âmes torturées, désespérant d'être un jour libérées du Purgatoire, et qui depuis des siècles gémissent au vent en contemplant le passage de voyageurs solitaires.

Ces voyageurs portaient en eux des trésors de récits, transmis par leurs grand-mères, mais aussi par leurs pères et leurs grand-pères, pêcheurs-fermiers taciturnes, à l'éloquence rare. Il faut dire qu'ils avaient grandi dans un milieu exigeant, propice à l'observation et à la méditation. Tout petits déjà, ils avaient appris à faire face aux caprices d'une nature imprévisible, à supporter le fardeau de la solitude et du silence dans les rugissements du vent. La distance entre deux fermes est souvent si grande qu'on a largement le temps, en franchissant un col ou en essayant de se repérer dans une tempête de neige, de composer l'histoire que l'on va raconter à ses voisins pour rassasier leur soif de nouvelles, de mots, de récits.

Raconter des histoires est chez les Islandais une tradition immémoriale, qui a survécu à tout. C'est en Islande qu'ont été composées, aux 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> siècles, les Sagas. Ces récits épiques, qui appartiennent à la littérature universelle, ont été consignés pour l'essentiel dans une langue qui était alors comprise dans tous

les pays du nord de l'Europe, y compris dans les colonies vikings d'Irlande, de Grande-Bretagne et de Normandie.

On a parfois dit qu'il faut que quelque chose fournisse la matière d'une histoire ou d'un poème pour que les Islandais le prennent au sérieux. A première vue, cela ne s'applique guère à nos contemporains, accaparés qu'ils sont par les modes, les objets techniques et toutes les merveilles que la modernité produit à profusion. Mais les deux tendances sont vraies: nous menons en fait une double vie, tournée à la fois vers le passé et l'ultra-moderne, le concret et le surnaturel: nous sommes simultanément des rêveurs surréalistes et des techniciens hyperréalistes.

### *L'âme viking*

Historiquement, nous serions les descendants de Vikings intrépides venus de rocaillieux pays nordiques sur des barques aux formes élégantes capables de résister à la fureur de l'océan Atlantique. Vikings et Varègues s'étaient déjà aventurés loin au sud et à l'est avant que les premiers s'établissent en Islande. Les Varègues ont pénétré les profondeurs de la Russie, tandis que les Vikings ont remonté la Seine jusqu'à Paris et fait des incursions jusqu'en Sicile et à Rome. Par la suite, en naviguant aux étoiles, ils ont découvert cette drôle d'île et s'y sont installés avec les esclaves capturés au passage en Irlande, terre de haute civilisation et de grande tradition littéraire.

C'est en 930 de notre ère que les nouveaux

arrivants créèrent une assemblée, le Althing, sans savoir qu'elle deviendrait le plus ancien parlement du monde. L'an 1000 fut marqué par le renoncement au paganisme et l'adoption de la foi chrétienne. Les esclaves venus d'Irlande s'étaient mélangés aux Vikings, perdant leur langue mais fertilisant l'esprit créatif de leurs maîtres selon le scénario bien connu du développement des civilisations: ce sont les vaincus qui remportent, en fin de compte, la victoire ultime en imprégnant l'âme de leurs vainqueurs.

En 1262, l'Islande perdit son indépendance et passa sous domination norvégienne puis, plus tard, danoise, et devint une sorte de colonie. La situation ne fit qu'empirer jusqu'en 1550, date qui vit l'Eglise catholique, longtemps le seul rempart efficace contre la colonisation et un pouvoir royal étranger, perdre pied peu à peu. Ce fut le début d'une période tourmentée de notre histoire, où «tous n'avaient pas la chance de mourir», comme l'exprime un personnage de notre prix Nobel de littérature Halldôr Laxness. La renaissance s'amorça au 19<sup>e</sup> siècle, portée en partie par le déferlement sur le pays d'une vague poétique et romantique sans précédent. A son origine, quelques dirigeants avisés, qui avaient su conquérir une autonomie croissante dans la gestion des affaires intérieures, l'autonomie politique au tournant du siècle, une quasi-indépendance à

la fin de la Première Guerre mondiale et, enfin, la proclamation de l'indépendance en 1944.

L'indépendance a littéralement arraché la société islandaise à son cadre moyenâgeux pour la projeter dans le 20<sup>e</sup> siècle. Jusqu'alors, la vie en Islande s'était résumée à l'élevage de moutons, rythmé par la transhumance, et à la culture d'un sol ingrat. Tout en coupant l'herbe rare, les hommes récitaient des poèmes épiques que le vent emportait par bribes. Leurs seules conversations sérieuses, ils les tenaient avec leur chien en semaine et leur cheval le dimanche. En de rares occasions, quand un étranger s'aventurait jusqu'à la ferme, on l'introduisait dans la chaumine au toit bas et l'on envoyait chercher le pasteur pour dialoguer avec lui en latin. Pendant des siècles, la pêche se pratiqua par petites équipes sur des barques propulsées à la force des bras.

Ce rude passé est peut-être révolu, il n'en reste pas moins vivant quelque part en nous. Notre isolement définitivement rompu, nous partons aujourd'hui à sa recherche dans nos montagnes indomptées, pour retrouver ses sortilèges. Et là nous nous retrempons l'âme au cours rapide d'un ruisseau, les yeux emplis d'une explosion de couleurs, tandis que les eaux tumultueuses des torrents grondent au fond des ravins. ■

Paysage des landes de Manalaugard, dans le sud de l'île.



# Pacifique: le chemin des ancêtres

PAR ANTONIO GUERREIRO

Mythe des origines et culte des ancêtres: deux constantes du monde insulaire du Pacifique.



© Antonio Guerreiro, Paris

Course rituelle de pirogues lors du Shichi, fête destinée à obtenir la bénédiction des dieux et des ancêtres pour l'année nouvelle. Ile d'Iriomoté, dans l'archipel des Ryûkyû, à l'extrême sud du Japon.

Le monde insulaire du Pacifique présente une très grande diversité culturelle. Pourtant, de la chaîne des îles Ryûkyû, au Japon, à Samoa ou Tahiti, on retrouve dans les mythologies locales une conception similaire de la genèse des îles.

Dans l'archipel nippon des Yaeyama, les traditions orales et les rituels évoquent les cultures de l'Océanie. Un mythe d'une des îles qui le compose, Ishigaki-jima, explique ainsi le rôle créateur des dieux et des ancêtres:

«Autrefois, la divinité solaire ordonna à

un dieu, Amang, de descendre du ciel sur la terre afin de créer une île. Celui-ci descendit et mêla de la terre à du sable du bout de sa pique. De ce mélange naquit l'île primordiale. Puis, dans la forêt de pandanus qui avait poussé sur cette île, il créa le crabe-hermite: *amang-cha*. Puis il lui envoya une semence humaine, et un couple d'humains, un homme et une femme, finit par émerger du trou du crabe dans le sable.»

Sur l'île voisine d'Iriomoté-jima, sur la côte ouest, c'est par des rites annuels, comme les

courses de pirogues *sabani* organisées lors de la fête de fin d'année, que les habitants cherchent à s'attirer la bénédiction des dieux et des ancêtres pour l'année à venir. Cette bénédiction se présente sous la forme du *yuu*, un principe de prospérité et de croissance végétale venu d'au-delà de l'horizon, du ciel ou du fond de la mer — lieux imprécis où résident également dieux et ancêtres. Lors de la fête de Sôru (septième mois lunaire), on invite directement les morts et les ancêtres à revenir au village, dans leur maison natale: là, ils reçoivent des offrandes, et les festivités en leur honneur s'étalent sur trois nuits successives. Un groupe de jeunes gens masqués — les Anggama — évoque alors par des danses la collectivité des morts et des ancêtres.

### De la nature à la culture

L'homme et la femme du récit de création sont les ancêtres des habitants qui peuplèrent ensuite l'archipel des Yaeyama. De nombreuses variantes de ce mythe ont cours sur les îles de Hatêruma, Takêtomî ou Miyako. Chez les Austronésiens de Belau, de Samoa ou de Tahiti, la genèse est conçue de la même manière, à partir du chaos, le principe de vie descendant du ciel vers la terre ou la mer. Dans les mythes, ce sont des animaux aquatiques de petite taille (poissons, crabes, vers, coquillages) qui don-



Figure de proue contemporaine en bois d'une pirogue des Asmats, peuple pêcheur de la Nouvelle-Guinée.

© Charles Lénars, Paris Musée de l'université de Jayapura

nent naissance à un enfant ou à un couple humain primordial.

Il s'agit souvent d'un frère et d'une sœur, dont l'inceste procréateur devient l'acte fondateur de la société humaine. Le premier enfant du couple est généralement un animal aquatique ou un être humain inachevé.

Aux Ryûkyû comme en Polynésie, ces mythes coexistent avec ceux des «îles flottantes» ou «terres flottantes», que les dieux auraient réussi à fixer grâce à divers stratagèmes, créant ainsi le monde insulaire que les hommes ont peuplé progressivement. Généralement, les mythes de création expriment la prise de possession des îles sur le mode d'une transition de la nature à la culture. Ils renvoient au mode de vie

Course de pirogues lors d'une fête traditionnelle dans la rade de Papeete, à Tahiti (Polynésie française).



© Bruno Babier/Hemisphères, Paris



Ci-contre, rituel d'offrandes à la divinité tutélaire, dans l'île d'Iriomoté (archipel des Ryūkyū, Japon). A gauche, préparation des offrandes par la prêtresse. A droite, la « famille divine », formée par la prêtresse, son frère et deux aides, au moment de la prière.

En bas à gauche, *Tiki* en pierre de l'île de Huahine, dans l'archipel de la Société (Polynésie française). Image très schématique d'un homme, gravée ou sculptée, le *tiki*, où s'incarne la puissance de l'ancêtre, est très répandu dans l'art océanien.

- ▶ des anciennes sociétés maritimes, originaires de l'Asie du Sud-Est insulaire et des pourtours de la mer de Chine orientale, fondé sur la pêche et la collecte des algues, des crustacés, des coquillages.

### Le lien d'origine

Pour les peuples du Pacifique, les généalogies, définies à partir d'un ancêtre fondateur, établissent un ordre de préséance au sein d'un ensemble de clans et de lignées ou de maisons qui composent la société insulaire. Cette généalogie s'intègre à une « structure des origines » qui associe entre eux le statut des communa-

tés, les rangs sociaux et les titres individuels selon des critères légitimés par le mythe et des récits anciens relatifs au peuplement.

Les Polynésiens se souviennent des migrations ancestrales qui les ont amenés jusqu'aux îles où ils vivent actuellement. L'histoire orale conserve le nom des ancêtres importants, venus de l'autre côté de l'océan et vénérés comme des dieux. Tous les détails se rapportant à ces voyages (le nom des pirogues, des chefs, des prêtres et des artisans fameux, ainsi que des objets, des plantes et des animaux amenés avec eux) sont connus par les descendants de ces fondateurs.

Dans la pensée autochtone, l'origine des îles et celle de leur peuplement sont liées. Ce lien d'origine est réaffirmé rituellement lors de grandes fêtes annuelles. De même, le culte des ancêtres marque l'ensemble de la vie sociale. Venus autrefois du ciel ou de la mer, ceux-ci se manifestent dans les rêves des insulaires et assurent ainsi la communication des vivants avec l'au-delà: le monde des forces naturelles impersonnelles et des dieux.

Ces relations avec les ancêtres prennent des formes multiples. Certains biens de prestige, objets cérémoniels, ou d'autres utilisés lors des rites de passage (naissances, mariages, funérailles) possèdent une valeur collective, en ce qu'ils matérialisent le lien entre les ancêtres et les vivants, c'est-à-dire la transmission du pouvoir spirituel (*mana*), la bénédiction des ancêtres aux vivants.

Les représentations des ancêtres, figurés de face, assis ou debout, font partie des créations artistiques les plus fortes du monde océanien. En bois, en pierre ou en ivoire, on les retrouve de l'Indonésie orientale à la Polynésie. Et c'est justement là, aux confins orientaux du Pacifique, sur l'île de Pâques, que ces images prennent une intensité dramatique exceptionnelle. Les énormes *moai* érigés en bord de mer sur des terrasses de pierre sèche évoquent le *mana* des ancêtres divinisés auxquels étaient adressés les sacrifices des anciens Pascuans. Regardant vers le large d'où ils sont venus, les *moai* aux longues oreilles indiquent à l'horizon le chemin des esprits des ancêtres.

Page de droite, eaux et rivages de l'île de Whitsunday, dans le Queensland (Australie).

© Yann Arthus Bertrand / La terre vue du ciel / UNESCO







# Les îles solstices

PAR EDOUARD J. MAUNICK

(...)

Soleil couchant épieur d'abysses  
tu sais toi que les terres se touchent  
sous l'immense vêtue océane  
que racines marchent d'îles en péninsules  
d'archipels en continents d'ici à partout  
que tout et tous se rassemblent  
d'est en ouest de pôle en pôle  
en un seul lieu de chair éphémère...

qu'est-ce à voir sinon la trace  
d'un long voyage immémorial  
l'équateur pour unique boussole  
et Toi et moi et Nous et les Autres  
embarqués entre la vie et la mort  
croyant tout savoir et ne sachant rien  
l'Histoire cette sorcière nous ayant trahis  
à grandes lampées de soi-disant solitude...  
(...)

(Deux strophes du poème «Les îles solstices», paru dans  
*Anthologie personnelle*, Poésie par Edouard J. Maunick  
© Actes Sud, 1989)



© Bridgeman/Giraudon, Paris. British Library, Londres

# Les épreuves d'Ulysse

PAR JACQUES LACARRIÈRE

Il existe en Grèce plus de mille trois cent soixante îles. Toutes ne sont pas habitées, bien sûr, et beaucoup d'entre elles ne sont même que des îlots déserts, fréquentés surtout par les mouettes et les goélands. D'autres, qu'on pourrait nommer des îlets, sont un peu plus grandes, mais faute d'eau et de ressources, ne sont pas habitées, si ce n'est quelquefois par des chèvres sauvages et des phoques.

J'ai visité beaucoup de ces îlets et chaque fois la même impression resurgit: celle de revivre pour quelques heures un peu de l'aventure de celui qui fut l'un des héros préférés de mon enfance: Robinson Crusoé. Et ce, même si je savais que bien d'autres visiteurs m'avaient certainement précédé en ces lieux. Assis sur une éminence de quelques mètres au-dessus du niveau de la mer, au milieu des buissons de thym et d'origan bruissants d'abeilles, je regardais passer au loin les bateaux de pêche ou de croisière où nul ne me remarquait, et voyais voler juste au-dessus de moi les mouettes

rieuses ou coléreuses, qui ne me quittaient pas des yeux et poussaient des cris aigus, stridents, dès que j'approchais de leurs nids. Ces cris, on ne peut s'empêcher de les comparer à des plaintes humaines, des appels déchirants, ce qui explique les légendes anciennes: les Grecs voyaient en ces oiseaux d'anciens humains métamorphosés à la suite d'une malédiction.

Ces îles et ces îlets n'ont rien d'imaginaire, mais leur présence souvent insolite, inattendue ou singulière, le danger aussi qu'ils représentent pour le navigateur ont dû créer très tôt à leur rencontre une aura d'incertitude et de mystère. On se demande d'ailleurs pourquoi, parmi les centaines d'îles que compte la mer Égée, certaines ont suscité plus que d'autres des légendes tenaces qui alimentent encore les contes populaires de la Grèce. L'île d'Anaphi, par exemple, petite île volcanique située entre la Crète et l'île de Théra (Santorin), dont le nom, déjà connu dans l'Antiquité, signifiait l'île de la Révélation. C'est une île nue, avec un seul port, un seul village et une seule source, qui avait jadis surgi des flots sur l'ordre d'Apollon pour abriter les Argonautes, surpris en pleine nuit par la tempête. C'est dans un éclair, un gigantesque éclair illuminant soudain tout le ciel, qu'elle serait apparue, qu'elle aurait été révélée aux Argonautes.

Il en est ainsi de beaucoup d'îles en Médi-



Le voyage mouvementé du héros de l'*Odyssée* pour retrouver son île a peut-être un tout autre sens que celui qu'on lui donne habituellement.

Ulysse et ses compagnons s'embarquant après la guerre de Troie, miniature italienne du 14<sup>e</sup> siècle.

terrannée et dans toutes les mers volcaniques, qui surgissent tout à coup et s'engloutissent tout aussi vite — apparues, disparues mais jamais oubliées. Les îles, du moins dans l'esprit des Grecs d'autrefois, n'étaient pas les créatures ou les produits de phénomènes naturels, mais résultaient le plus souvent du désir ou de la fantaisie d'un dieu.

D'où ce sentiment d'incertitude quant à leur sort qui fait qu'à tout moment les plus grandes et apparemment les plus fermes d'entre elles peuvent s'engloutir soudain comme le fit l'Atlantide. Elles sont des univers instables, incertains, menacés, en butte aux éléments comme aux caprices des dieux. Zeus lui-même ne saurait faire disparaître en un instant tout un continent, mais il peut le faire pour une île.

Aussi l'île rêvée par les Grecs, l'île idéale est aussi une île utopique, une île où seraient abolies les menaces et les incertitudes, qui demeurerait stable au cœur d'un monde instable, qui serait à la fois isolée et protégée, où l'on pourrait vivre en autarcie. En somme, un paradis sans interdit, sans serpent et surtout sans la surveillance ni l'ingérence des dieux.

Les îles imaginaires ne manquent pas dans l'histoire du monde: Alcina (du *Roland furieux* de l'Arioste); Altruria (du roman de William Dean Howells *A Traveller from Altruria*, «Un

voyageur d'Altruria»); Antangil (dans l'*Histoire du grand et admirable royaume d'Antangil* de Joachim du Moulin); l'Atlantide (décrite par Platon dans le *Critias*); Balnibarbi, Laputa et Blubdubdrib (dans le *Voyage à Lilliput* de Jonathan Swift); Barataria imaginée par Cervantès, Bensalem (dans *La Nouvelle Atlantide* de Francis Bacon), l'Île des Bienheureux (décrite par Lucien de Samosate dans son *Histoire véritable*), l'Île du Bout du Monde d'Edgar Poe, Caspak d'Edgar Rice Burroughs, l'île de Circé et celle de Calypso dans l'*Odyssée*, l'île d'Icarie dans *Voyage en Icarie* d'Etienne Cabet, celle des Immortels dans Jorge Luis Borges. J'arrête cette énumération à la lettre I parce qu'autrement elle nous mènerait bien trop loin, jusqu'aux terres extrêmes de l'Utopie, et parce que la lettre I m'intéresse particulièrement ici, à propos de la Grèce insulaire.

### Les obstacles sur le chemin du retour

Il n'y a en Grèce que trois îles dont le nom commence par un I: Ios, qui est la patrie présumée d'Homère, Icaria, où Icare serait tombé après son envol de Crète, et Ithaque, la patrie d'Ulysse. Des trois îles, c'est la dernière, Ithaque, qui a joué dans l'imaginaire insulaire des Grecs un rôle essentiel. Île d'Ulysse, elle est aussi celle de Pénélope, son épouse, de Télémaque, son fils; elle est l'île du départ vers Troie et l'île du retour de Troie.

Elle résume, à travers l'épopée homérique, ce qu'on attend idéalement d'une île: être un lieu de vie permanente, mais aussi de départ, de retour, un lieu situé à l'écart du monde mais qui vit d'être relié au monde. Et Ulysse incarne à merveille ce mythe de l'insulaire, souvent parti, ▶



Le cyclope Polyphème a l'œil crevé par Ulysse, qu'il gardait prisonnier. Détail d'une amphore grecque du 7<sup>e</sup> siècle avant J.-C..

© Dagli-Orti, Paris, Musée d'Eleusis, Grèce

► absent, exilé quelquefois et qui éprouve intensément la nostalgie de son retour. C'est même là le sens premier de nostalgie, mot grec qui signifie la douleur (algie) du retour (nostos). Être nostalgique, éprouver de la nostalgie, c'est vouloir retrouver la patrie, le pays natal, dont vous sépare ou le temps ou l'espace et qui devient, dans le cœur, le rêve des marins éloignés — ce que fut plus tard, au cœur des troubadours, le rêve et le désir de la princesse lointaine.

Qu'en est-il, alors, d'Ulysse le nostalgique? A la fin de la guerre de Troie, après dix ans d'absence, Ulysse n'a qu'un désir: revenir à Ithaque, retrouver son île, son trône et Pénélope. Mais c'était compter sans l'égoïsme, la susceptibilité, voire la haine des dieux. Poséidon, le dieu des mers, ne pardonne pas à Ulysse d'avoir été, par l'invention du cheval de Troie, à l'origine de la défaite des Troyens. Et il s'ingéniera à empêcher par tous les moyens le retour à Ithaque. En temps normal — j'entends ici le temps de la météo —, par bon vent, il fallait tout au plus un mois et demi à un bon bateau pour aller de Troie à Ithaque. Ulysse mettra dix ans. Au cours de ces années, il perdra un à un tous ses compagnons et subira une série d'épreuves qui sont aujourd'hui encore une véritable anthologie des monstres et des merveilles de la mer.

Mais ce qui me paraît essentiel en ce retour mouvementé, c'est qu'une fois parvenu dans l'espace maritime grec, là où tout en principe lui est très familier, il va justement affronter les monstres et les merveilles au cœur d'un temps et d'un espace purement imaginaires. Inutile de chercher l'île des Lestrygons, le pays des Cyclopes, les rochers des Sirènes, le palais de Circé, la grotte de Calypso. Ils sont partout et nulle part. Chaque rocher, crique, calanque, anse, golfe ou baie, chaque montagne, grotte, faille, ravine ou gorge peut les évoquer. Même le pays des morts où Ulysse aborde après sa visite au palais de Circé peut être identifié en plusieurs lieux de Grèce et d'Italie.

### *La traversée du miroir*

On voit bien ici que les épreuves si singulières infligées à Ulysse transforment ce qui n'était — ou qui ne devait être — à l'origine qu'un simple voyage de retour en une navigation et des rencontres initiatiques. Ce n'est plus seulement la mer, le vent, les vagues, les tempêtes qu'Ulysse doit affronter comme n'importe quel marin, ce n'est plus seulement l'adversaire naturel ou humain, mais l'inhumain, le monstrueux, voire l'inférieur. Naviguer n'a jamais impliqué de tels défis, de telles outrances et seul Ulysse — et son cousin mythique Jason — auront à rencontrer ainsi l'exceptionnel, à côtoyer puis affronter les créatures des mondes imaginaires. Au point qu'à certains moments de l'*Odyssée*, on a le sentiment qu'Ulysse, comme l'Alice de Lewis Carroll, traverse l'épaisseur des miroirs du réel pour se retrouver de l'autre côté du temps et de l'espace.



© Graudon, Paris, Château d'Ecouen, France

Tout voyage doit avoir un sens, et tout imaginaire un but. Depuis longtemps, depuis toujours peut-être, on a vu dans les épreuves d'Ulysse — qu'elles soient l'œuvre de Poséidon ou dues à l'imprévoyance et l'imprudence des compagnons — autant d'obstacles, de retards, de détours éprouvants sur les chemins de son retour. Autant de temps perdu pour Ulysse à vaincre les monstres, éviter les Sirènes, consulter les morts, voire sombrer dans les étreintes et les bras blancs de Calypso. Tout, en somme, éléments, compagnons, monstres et dieux, se serait ligué contre l'insulaire pour l'empêcher de rejoindre son île. Ulysse aurait dans ces combats usé son espoir et ses forces. Car qu'est-ce, au bout de tant d'années, qu'un roi sans sujets, un époux sans femme, un insulaire sans son île? Privé d'Ithaque, Ulysse serait comme privé d'une part quasi vitale de lui-même. Car tout cela, patrie, sujets, femme, palais, lui manque pour qu'il redevienne ce que toujours il fut: un seigneur.

Mais voilà: les complots du ciel et de la terre, l'acharnement d'un dieu pourvoyeur de tempêtes, tous les défis que proposent à Ulysse les monstres, les fantômes, les illusions, les ombres qu'il doit tour à tour déjouer ou affronter — et qui sont, répétons-le, perçus comme autant de retards peut-être irréparables sur la route de son retour — sont également, dans la perspective des récits, des contes odysseens, autant de chants successifs, d'attentes et d'espérances dans le cœur des auditeurs et, plus tard, des lecteurs.

### *Le voyage intérieur*

Il y a aussi une autre raison, plus forte à mon sens et plus substantielle, une autre façon d'éclairer le sens de ces chemins si tragiques et si troubles, du retour sans cesse entravé, des épreuves sans cesse imposées. C'est un poète grec d'Alexandrie, Constantin Cavafy, qui au début du siècle propose dans son poème *Ithaque* cette séduisante interprétation. Ce poème dévoile totalement, à mon sens, la signi-



**Le retour d'Ulysse, peinture d'un grand coffre italien en bois ou cassône. Ecole siennoise, 15<sup>e</sup> siècle.**

fiction cachée du mythe en éclairant d'un sens nouveau, d'une lumière inattendue les épreuves de l'Insulaire. Cavafy découvre là le sens implicite de l'*Odyssée*, à savoir que les tribulations d'Ulysse ne sont pas des obstacles dressés contre son retour, mais au contraire des détours enrichissants et nécessaires pour qu'au terme de son voyage Ulysse retrouve son île enrichi de ces victoires, de ces apprentissages.

Au terme du voyage, Ulysse, parti de Troie comme un soldat, un marin, un héros guerrier, parviendra à Ithaque initié aux secrets de la vie, de la mort, de la force et de la sagesse. Parti homme, il retournera Homme. Les épreuves ne l'auront pas seulement aguerri, mais transformé intérieurement. Il a triomphé de la force physique (avec les Lestrygons), de la monstruosité (avec le Cyclope), des sortilèges de la magie et de l'animalité (avec Circé), des séductions factices (avec les Sirènes) et même des charmes sûrement plus qu'attirants de l'amour nymphique (avec Calypso). Ainsi, aux exploits guerriers qui l'avaient signalé devant les murs de Troie, il ajoute ici le triple apprentissage de la sagesse, de la vérité et de l'amour. Il vit, par ces épreuves, la totale expérience du corps, du cœur et de l'esprit.

C'est bien cela que veut dire Cavafy: que l'essentiel du voyage n'est pas de parvenir au but, mais réside dans le voyage lui-même, qui devient avec Ulysse autant un retour à Ithaque qu'un long, immense, fécond retour sur lui-même. Cavafy nous oblige à relire l'*Odyssée*, le plus grand des poèmes initiatiques consacrés à la mer, dans un sens totalement différent de celui qu'on lui a donné. Ithaque, ici, est le contraire d'une terre promise: c'est une terre conquise, conquise sur les éléments, mais aussi sur les illusions de ce monde. Conquise par la lente, difficile mais passionnante initiation acquise au contact des monstres, des femmes et des îles.

Vous qui rêvez de devenir Ulysse, sachez donc que si vous rencontrez Circé, Calypso et Nausicaa, ce serait nécessairement pour les quitter afin de pouvoir retrouver Pénélope. Et sans doute, au terme de l'épreuve, est-ce cela que la

mer murmure à l'Insulaire sur les rivages d'Ithaque retrouvée: les noms de ceux qu'il lui fallut vaincre ou de celles qu'il dut aimer pour devenir un Homme. Comme les Néréides de l'écume et de la mémoire. Comme les embruns des vagues finalement salvatrices.

Le voici, ce poème magique:

*Quand tu prendras le chemin vers Ithaque  
Souhaite que dure le voyage,  
Qu'il soit plein d'aventures et plein d'enseignements.  
Les Lestrygons et les Cyclopes,  
Les fureurs de Poséidon, ne les redoute pas.  
Tu ne les trouveras pas sur ton trajet  
Si ta pensée demeure sereine, si seuls de purs  
Emois effleurent ton âme et ton corps.  
Les Lestrygons et les Cyclopes,  
Les violences de Poséidon, tu ne les verras pas  
A moins de les recéler en toi-même  
Ou à moins que ton âme ne les dresse devant toi.*

*Souhaite que dure le voyage.  
Que nombreux soient les matins d'été où  
Avec quelle ferveur et quelle délectation  
Tu aborderas à des ports inconnus !  
Arrête-toi aux comptoirs phéniciens  
Acquiers-y de belles marchandises  
Nacres, coraux, ambres et ébènes  
Et toutes sortes d'entêtants parfums.  
— Le plus possible d'entêtants parfums.  
Visite aussi les nombreuses cités de l'Égypte  
Pour t'y instruire, t'y initier auprès des sages.*

*Et surtout n'oublie pas Ithaque.  
Y parvenir est ton unique but.  
Mais ne presse pas ton voyage  
Prolonge-le le plus longtemps possible  
Et n'atteins l'île qu'une fois vieux.  
Riche de tous les gains de ton voyage  
Tu n'auras plus besoin qu'Ithaque t'enrichisse.*

*Ithaque t'a accordé le beau voyage.  
Sans elle, tu ne serais jamais parti.  
Elle n'a rien d'autre à te donner.  
Et si pauvre qu'elle te paraisse  
Ithaque ne t'aura pas trompé.  
Sage et riche de tant d'acquis  
Tu auras compris ce que signifient les Ithaques.*

(Traduit par Jacques Lacarrière) ■

# Qu'est-ce qu'une île, mon frère?

PAR LOKENATH BHATTACHARYA

Là où se  
rencontrèrent les  
eaux du Gange et  
de l'océan...

Le refrain d'une chanson populaire de mon enfance, dans un dialecte bengali, me revient en mémoire: «Qu'est qu'une île, mon frère, quand on l'a quittée?/Ce n'est plus rien, plus rien, plus rien/Qu'est-ce qu'une île, mon frère, sinon toi-même?»

De même, la notion d'insularité dans nos textes canoniques est assimilée au soi, recouvrant, englobant même, l'univers. L'île de Jambu (Jambudvîpa) y figure l'un des sept continents primordiaux, tous symboles de fertilité et d'abondance, chacun entouré d'une des sept mers, respectivement constituées d'eau salée, de jus de canne à sucre, de vin, de beurre clarifié, de lait caillé, de lait entier, et d'eau douce. L'île de Jambu, c'est l'Inde. En son centre s'élève le mont

Meru, au sommet duquel se dresse un gigantesque jambosier — arbre fruitier.

Un épisode du *Mahâbhârata*, récit épique en langue sanscrite presque aussi ancien que l'éternité, relate la rencontre des eaux du Gange et de l'océan. En profonde méditation dans le monde inférieur, le sage Kapila avait réduit en cendres les seize mille fils du roi solaire Sagara. C'est un autre sage, Bhagîratha, qui, à force de prière et d'ascétisme, fit descendre du ciel les eaux du Gange pour sanctifier les cendres des victimes, donnant du même coup naissance à l'océan — dont l'un des noms sancrits est, justement, Sâgara.

Cette rencontre est chaque année, sur l'île de Sâgar, l'objet de festivités qui durent trois jours, au cours desquels on se baigne dans les

Pèlerins se rendant à Sâgar, île du delta du Gange (Inde) considérée comme sacrée.





© Raghur Singh/ANM, Paris

Banc de sable situé près de la ville indienne de Kânpur, là où le Gange se divise en deux bras.

eaux du Gange. Sâgar est l'île la plus occidentale du delta du Gange, une immense région de basses terres fortement peuplées située en grande partie sur le territoire du Bangladesh. D'un aspect terrifiant et mystérieux, elle est régulièrement dévastée par des cyclones. C'est là qu'un jour lointain le Gange rencontra l'océan. Même si, à strictement parler, elle s'en trouve aujourd'hui considérablement éloignée, elle reste tout imprégnée de ciel et d'eau.

Les festivités qui s'y déroulent attirent chaque année, des quatre coins de l'Inde, des millions de personnes, toutes sectes hindoues confondues. Dévots, saints, simulateurs, charlatans et touristes s'y mêlent indifféremment. Certains des *sâdhus* (saint homme) à faire le pèlerinage de Sâgar sont des ascètes qui vivent entièrement nus toute l'année et pratiquent les disciplines corporelles les plus rigoureuses. D'autres vivent en hermites dans des grottes de l'Himalaya (d'où descendirent originellement les eaux du Gange), et ce pèlerinage représente leur seul contact avec le monde humain.

L'île de Sâgar et son pèlerinage se retrouvent dans *Kapâlakundalâ*, une histoire

d'amour sur fond d'atrocités rituelles publiée en 1866 par l'un des tout premiers romanciers bengali, Bankim Chandra Chatterjee. L'histoire raconte de manière très vivante comment un jeune homme, s'en revenant de son pèlerinage à Sâgar, arrache une innocente jeune fille aux griffes d'un prêtre-hermite, adepte du sacrifice humain. Le prêtre utilise, en guise de gobelet, un crâne humain, qu'il tient dans sa main gauche, et son corps est entièrement barbouillé des cendres d'un bûcher funéraire. La jeune fille et notre héros, destinés à être immolés, échappent de justesse à leur sort.

De telles pratiques ésotériques étaient, à une époque, courantes dans la région. L'aspect général même du delta du Gange, avec, à son extrémité sud, cette immense étendue de forêt et de marécage connue sous le nom de Sundarbans, évoque irrésistiblement l'organe sexuel féminin (*yoni*), ainsi que les cultes et images qui lui sont associés: matrice, vulve, origine, source, nid, foyer.

C'est ainsi que le cycle s'achève et que nous revenons à notre point de départ: qu'est-ce, mon frère, qu'un île? ■



© Frank Lechenet/Hémisphères, Paris

# L'ultime secret de l'île de Pâques

PAR LUIS MIZÓN

La seule île de Polynésie où l'on ait trouvé trace d'une écriture, encore mystérieuse...

Les vagues bleues venues des confins de l'océan Pacifique qui déferlent sur ses côtes accentuent l'impression de solitude que donne l'île de Pâques. Dans le ciel nocturne, les étoiles brillantes de l'hémisphère Sud sont autant de lointaines îles complices, de feux sidéraux échangeant des messages avec les colossales statues de pierre qui peuplent l'île, telle une foule de géants amnésiques.

L'île de Pâques, tour à tour ignorée, extravagante, mystérieuse, présente de multiples visages. Il y a l'île visible, décrite par les explorateurs, et l'île souterraine des grottes, des laby-

rinthes et du savoir secret que se transmettent les insulaires. Il y a l'île dont l'histoire se perd dans la nuit des temps et celle décrite par les témoignages des scientifiques, des artistes et des voyageurs. Ces dimensions se superposent, s'interpénètrent, se répondent mutuellement, comme autant d'échos d'une hypothétique expérience primitive. Au-delà des vraies œuvres d'art et des souvenirs pour touristes, l'île de Pâques est aussi une invention, où se projettent les fantasmes de l'Occident.

Vue d'avion, elle évoque un boomerang lancé d'une autre planète au beau milieu de l'océan. Un triangle rectangle de 118 kilomètres carrés dont le sommet est orienté au nord-est, vers la poussière d'îles de la Polynésie, et la base, vers les lointaines côtes du Chili.

En haut, sanctuaire de statues géantes ou *moai* situé près du rivage. Certains *moai* de l'île portent une sorte de coiffe de tuf volcanique rouge.



A chaque sommet du triangle correspond un volcan. Dans l'angle gauche, le cône presque parfait du Rano Kau. Dans l'angle droit, le Rano Rarako, sur les flancs duquel on trouve la plus grande concentration de statues géantes, ou moai, et à l'angle septentrional le Rano Aroi, voisin du mont Terevaka. Le village de Hanga Roa, près du Rano Kau, abrite la quasi-totalité de la population.

Aucune autre terre habitée à moins de 3 500 kilomètres.

## Une écriture indéchiffrée

L'île de Pâques est la seule île de Polynésie où l'on ait trouvé trace d'une écriture. Et cette écriture est un secret inviolé.

Même déployée dans un espace géographique aussi étroit, et partagée par la petite poignée d'êtres humains qui ont pu vivre là, cette écriture témoigne d'une civilisation raffinée. Qui étaient ces hommes? Quand sont-ils arrivés et d'où venaient-ils? Quels sentiments, quelles pensées, quelles valeurs ont un jour palpité dans ces signes désormais indéchiffrables?

Débarquer sur cette terre perdue au milieu de l'immensité du Pacifique ne peut être que le résultat d'une erreur ou le fruit d'un hasard, heureux ou malheureux. Pour les habitants de l'île de Pâques, la découverte de leur île en 1722 par les Européens, en l'occurrence l'amiral hollandais Jacob Roggeveen, fut de mauvais augure: sur les 4 000 habitants environ qui



© Yves Gellie/Icone/Hoa Qui, Paris

Détail d'une des tablettes de bois pascuanes appelées *rongo-rongo* ou «bois parlants».

peuplaient l'île, il n'en restait plus que 1 800 en 1863, 600 en 1870, 200 cinq ans plus tard et à peine davantage en 1911. Le 19<sup>e</sup> siècle aura été impitoyable envers les cultures non européennes. L'île n'avait d'autres richesses que sa main-d'œuvre et quelques terres cultivables; pourtant sa pauvreté ne l'a guère protégée de la rapacité coloniale.

En 1862, une flottille de pirates négriers venus du Pérou chercher de la main-d'œuvre pour l'exploitation du guano emmena en esclavage plus d'un millier d'habitants, dont le roi de l'île, Kaimokau, son fils Maurata et les anciens, qui savaient lire l'écriture tracée sur des tablettes appelées *rongo-rongo*.

Le consul de France à Lima obtint plus tard le rapatriement d'une centaine de Pascuans déportés, mais ceux qui retrouvèrent leur île, atteints de la variole, contaminèrent le reste de la population. Les victimes de cette épidémie catastrophique emportèrent sans doute avec elles le secret de l'écriture.

Les premières recherches sur celle-ci se situent entre 1864 et 1886. On cherche d'abord à classer les signes ou à les comparer avec ceux d'autres écritures non déchiffrées, comme celles de l'Inde ancienne, s'en tenant à une démarche purement analogique.

Trois étapes successives marquent ces tentatives de déchiffrement, chacune étant associée à une figure qui symbolise une époque de l'île et à une tablette précise.

### *La tablette de l'évêque de Tabiti*

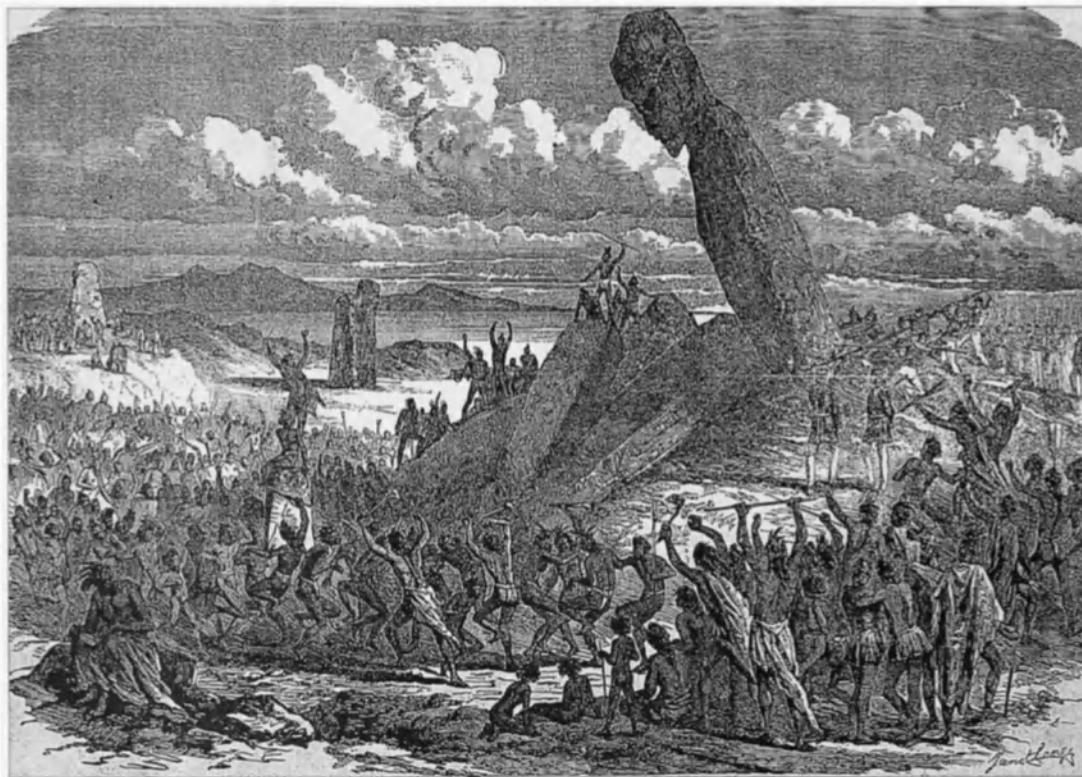
Quand le *Tampico*, commandé par le capitaine Jean-Baptiste Dutrou-Bornier de la marine marchande française et ayant à son bord un missionnaire, le père Gaspar Zumbohm, mouilla en 1866 devant l'île, celle-ci ne compte guère plus d'un millier d'habitants. Deux ans ▶



Peinture rupestre d'une des nombreuses grottes de l'île, évoquant le culte de l'Homme-Oiseau qui rythmait la vie des Pascuans.

© Yves Gellie/Icone/Hoa Qui, Paris

Au 19<sup>e</sup> siècle, les occidentaux abattirent les derniers *moai* encore debout. Ci-contre, les marins de la frégate française la *Flore* à l'œuvre en 1872.



© Bruno Babier/Hémisphères, Paris

► plus tard, Dutrou-Bornier vient s'y fixer, épouse, ou enlève, Koreto Kuapurunga, qui se prétend la reine de l'île, et s'associe avec un certain John Brander d'origine anglo-tahitienne.

La même année, en 1868, le père Gaspar Zumbohm décide de rentrer à Valparaiso. Comme il doit passer par Tahiti, les insulaires lui demandent de remettre de leur part à l'évêque, Mgr Tepano Jaussen, en signe de respect filial, une énorme pelote de cheveux tressés. Mais quand on déroula devant le prélat cette tresse d'une centaine de mètres de long, on trouva à l'intérieur une tablette de bois sur laquelle étaient gravés des caractères bizarres. Un vieil autochtone, Urupano Hinapote, qui accompagnait les missionnaires, expliqua qu'il s'agissait d'un *rongo-rongo*, nom qui désignait les tablettes vénérables où étaient consignées les traditions les plus anciennes de l'île, mais que plus personne ne savait les déchiffrer depuis que les anciens, dépositaires du secret de cette écriture, avaient péri. L'évêque écrivit au missionnaire resté dans l'île, le père Hyppolyte Roussel, pour lui demander de mettre la main sur toutes les tablettes qu'il pourrait trouver et de les lui envoyer. Le missionnaire lui en expédia bientôt six, en précisant toutefois que les signes gravés n'avaient probablement aucune signification, que les autochtones en ignoraient le sens et que ceux qui prétendaient le contraire étaient des menteurs.

Convaincu néanmoins de l'importance de sa découverte, l'évêque finit par trouver, dans une plantation tahitienne, un interprète du nom de Metoro Tau Aure. Dès que le prélat lui eut mis entre les mains une de ces tablettes

couvertes de signes géométriques, anthropomorphes et zoomorphes, il se mit à psalmodier, en lisant de bas en haut et de gauche à droite, puis en retournant la tablette à la fin de chaque ligne pour lire la ligne suivante. L'évêque comprit alors que les signes étaient inversés une ligne sur deux et que cette écriture, appelée aujourd'hui «boustrophédon à inversion alternée», s'apparentait à certaines inscriptions de la Grèce archaïque où le tracé de l'écriture évoque celui des sillons tracés dans un champ labouré. Malheureusement, Metoro Tau Aure récitait toujours la même mélodie, quelle que soit la tablette qu'on lui donnait à lire.

### *Le bâton de chef du capitaine Dutrou-Bornier*

Lorsqu'en 1870 le capitaine de corvette chilien Ignacio Gana, commandant le *O'Higgins*, fit escale à l'île de Pâques, Jean-Baptiste Dutrou-Bornier lui remit un bâton de chef couvert de signes que les spécialistes considèrent comme le plus bel exemple de *rongo-rongo* parvenu jusqu'à nous.

Gana remit ce trophée, ainsi que deux tablettes d'écriture, à un érudit du musée d'Histoire naturelle de Santiago, Rodolfo Philippi, en lui expliquant que les insulaires montraient un tel respect pour ces hiéroglyphes qu'il s'agissait incontestablement de quelque chose de sacré à leurs yeux.

Philippi expédia aussitôt des moulages en plâtre de ces tablettes à divers correspondants du monde entier, notamment à un Britannique, Pack Harrison, qui ne parvint pas à

déchiffrer ce qu'il considérait apparemment comme une bande dessinée. En fin de compte, aucun des savants consultés n'avait pu trouver la clé de cette écriture mystérieuse.

### *Les essais de traduction de William Thomson*

William Thomson était commissaire de bord du vaisseau américain *Mohican* quand celui-ci mouilla dans l'île en 1886. Trois ans plus tard, il publiait, sous l'égide du National Museum des Etats-Unis, l'étude sans doute la plus complète à cette date sur l'histoire pascuane.

Auparavant, le *Mohican* s'était arrêté à Tahiti et Thomson en avait profité pour photographier les tablettes en possession de l'évêque. Une fois dans l'île, il n'eut de cesse de découvrir un autochtone capable de les traduire. Il finit par mettre la main sur un ancien, appelé Ure Vaeike, qu'il eut toutes les peines du monde à convaincre de l'aider, à grand renfort de sollicitations et d'argent. Tout se passait comme si le vieil homme répugnait à commettre ce qu'il jugeait un acte dangereux pour le salut de son âme.

Finalement il accepta et à peine eut-il jeté un regard sur les tablettes qu'il se mit à réciter rapidement une mélopée. Mais il apparut très vite que, tout comme Metoro Tau Aure, il ne déchiffrait pas vraiment le texte. Il récitait les mêmes phrases pour toutes les photographies qu'on lui montrait.

Il finit par avouer à Thomson qu'aucun insulaire ne pouvait vraiment lire les signes, mais que ceux-ci avaient une signification indiscutable, à l'instar d'un livre rédigé dans une langue étrangère que l'on ignore.

Voici, recueillie par Thomson, la «traduction» poétique d'une tablette proposée par Ure Vaeike: «La pirogue de ma fille, jamais vaincue par les clans ennemis. La pirogue de ma fille n'a pas été détruite par la conspiration de Honiti. Toujours victorieuse, dans toutes les batailles. Nul n'a pu forcer ma fille à boire le poison dans la coupe d'obsidienne. Comment calmer ma peine quand les eaux puissantes de la mer nous séparent? O ma fille! ma fille! Le vaste chemin liquide s'étend jusqu'à l'horizon. Ma fille, ô ma fille. Je nagerai dans les eaux profondes pour aller à ta rencontre, ma fille, ô ma fille.»

Aujourd'hui, les experts s'accordent à penser que si certains signes pascuans correspondent peut-être à des mots, rien n'indique que ces mots soient organisés en phrases complètes ou obéissent à une grammaire. Il pourrait s'agir en fait d'une sorte d'aide-mémoire pour faciliter la transmission des traditions orales, et notamment la récitation des généalogies.

Peut-être ces signes obscurs nous adressent-ils le même message que l'île elle-même. Peut-être nous incitent-ils simplement à méditer sur la fragilité de toute entreprise humaine. Peut-être faut-il voir dans ces signes des poèmes voués au silence. ■

Têtes de moai. Ces sculptures façonnées dans le tuf volcanique, une roche tendre, représenteraient des personnages importants de l'histoire pascuane.



© Frank Lehenet/Hémisphères, Paris

# L'or de Cuba

PAR EDUARDO MANET



© G. Dagli Orti, Paris/Bibliothèque nationale, Madrid

Il était une fois  
une île d'une  
grande beauté...

Je me plais à imaginer la première rencontre entre les Espagnols et les Indiens cubains. Les premiers, chevaliers conquérants, débarquent avec tambours et trompettes; casqués et bottés, ils portent hallebardes et mousquets, ils manient le sabre et l'épée. Les seconds savourent les douceurs de la terre; couchés dans leurs hamacs, nus ou presque, ils fument ces feuilles de tabac roulées qu'ils affectionnaient tant.

Un moine de l'entourage de Christophe Colomb notait déjà la splendeur de la flore et de la faune, la magnificence des crépuscules de l'île. Dans le ciel embrasé, un carnaval de couleurs, qui virent du bleu au rose, à l'orange, au vert et au violet, se déploie pour se fondre dans un bleu plus profond et plus dense précédant la nuit.

Mais les Espagnols avaient d'autres priorités que de contempler la beauté des couchers de soleil. La découverte du Nouveau Monde, sa conquête et sa colonisation coûtaient cher à la couronne. Christophe Colomb, qui avait quitté l'Europe pour trouver la route de la soie et des épices la plus rapide et la plus économique, finit, sous divers prétextes, par être révoqué. Très vite, une armée composée de soldats aux brillants faits d'armes et d'aventuriers belliqueux commença à traquer partout dans la région la piste du métal tant convoité:

l'or, en s'entretenant, en terrorisant, corrompant et asservissant les indigènes.

La recherche fiévreuse de l'El Dorado («le pays de l'or»), terre mythique regorgeant de mines d'or, alimenta la légende et les expéditions les plus hasardeuses. Chercher l'or, trouver de l'or et l'envoyer par galions entiers jusqu'en Espagne devint une obsession.

À Cuba, la population indienne fut mobilisée pour vider l'île de son or. Mais les conquérants furent cruellement déçus: la «perle des Antilles» ne contenait pas la moindre pépite. Épuisés par les corvées qu'on leur imposait, décimés par les maladies introduites par les Européens, les Indiens de l'île disparurent dans leur quasi-totalité.

## *Le triomphe du sucre*

Les colons se consolèrent vite. L'île débordait de richesses à exploiter. La société sybarite du vieux continent découvrit un sucre d'une qualité supérieure. Quoi de plus délicieux, après un copieux repas, qu'un dessert très sucré, une tasse de café d'un beau noir anthracite, suivie d'un verre de rhum et d'un de ces cigares qui allaient devenir célèbres dans le monde sous le nom de havane?

En haut, La Havane, la capitale, en 1851, époque où la population de Cuba s'accroît avec l'essor de l'industrie sucrière. Gravure de Smith.

Tel fut l'«or» cubain découvert par les premiers colonisateurs: non pas le précieux métal, mais le tabac, le rhum, le café. Et, surtout, le sucre. Puisque la canne à sucre de l'île se révélait d'une qualité exceptionnelle, inutile de s'échiner à développer d'autres cultures moins sûres. La monoculture du sucre fut officiellement adoptée et encouragée. Les champs de canne à sucre s'étendirent à perte de vue. La monoculture allait tourner à la monomanie.

Au 19<sup>e</sup> siècle, alors que naissait la pensée patriotique cubaine, des voix s'élevèrent contre les dangers d'une culture unique qui risquait, à long terme, d'étrangler l'économie du pays. Mais même après l'indépendance durement acquise par le peuple cubain, la monoculture du sucre continua sa marche triomphante. Une bonne partie des hectares de champs de canne qui appartenaient avant aux Espagnols ou aux créoles passa aux mains d'hommes d'affaires cubains et de compagnies américaines. Le rythme de la production imposa sa loi à l'économie insulaire. Quand le prix du sucre montait, c'était tout bénéfice pour le peuple cubain; quand il chutait, la misère frappait sans pitié les coupeurs de canne et les classes les plus pauvres.

Tous les patriotes cubains voulurent lutter contre cette fatalité. L'avenir du pays, enseigna-t-on à l'école, résidait dans la diversification des cultures, dans un métissage économique qui devait rétablir l'équilibre entre les différentes sources de richesse: le tabac, le café, le minerai, les fruits...

Il n'est donc pas étonnant que les nouveaux gouvernants, après la Révolution de 1958, aient lancé un vaste programme d'industrialisation et de diversification de l'économie. L'agriculture prit un nouvel essor. Cuba entamait un nouveau chapitre de son histoire qui devait mettre fin à la prédominance de la canne à sucre, ce symbole du passé.

### *Le trésor des plages*

Mais le réalisme amena bientôt les dirigeants du pays à changer d'avis. D'une part, le sucre cubain, qui s'imposait sur le marché mondial, rapportait des devises à l'île. De l'autre, ayant rompu ses relations avec les États-Unis, Cuba devait miser sur son sucre pour effectuer les transactions commerciales dont elle avait besoin avec l'Union soviétique et les pays du bloc de l'Est. Le tabac, le rhum, le café, les fruits, les mines de zinc et de nickel, et les produits de la pêche faisaient partie des ressources de l'île. Mais la canne à sucre, encore et toujours, restait en tête de l'économie nationale. Elle faisait partie de la réalité cubaine au même titre que ses plages, ses palmiers, ses havanes, ses averses torrentielles, sa musique et son climat.



© Stéphane Frances/Hémisphères, Paris

Une plantation actuelle de canne à sucre à Vinales.

Aujourd'hui, la situation a considérablement changé. Le sucre, depuis les secousses qui ont bouleversé la scène politique mondiale dans les années 80, avec l'implosion de l'Union soviétique et la chute du mur de Berlin, est devenu un des produits les plus aléatoires du marché international. Son heure est passée. L'Occident, trop bien nourri et soucieux de sa santé, l'a banni de ses nouvelles habitudes culinaires. Le faux sucre et autres édulcorants ►

Une sucrerie de l'île vers la fin du 17<sup>e</sup> siècle. Gravure d'époque.



© G. Dagli-Orti, Paris/Bibliothèque nationale, Madrid

► règnent en maîtres. Un changement de mœurs a eu lieu. Qu'on en juge par ce simple rapprochement. 1914: Lidia Quatania, la vedette de *Cabiria*, un film italien au succès mondial, incarne les canons de la beauté féminine de l'époque. Cette actrice aux formes rebondies était une parfaite image publicitaire pour le sucre. Cuba vendait alors massivement le sien. 1997: regardez à la télévision les défilés de la mode occidentale et la silhouette élancée des mannequins vedettes, ces créatures de rêve d'aujourd'hui, vous comprendrez mieux les flottements du cours du sucre et l'avenir incertain de cette industrie.

Mais revenons à Christophe Colomb. Le premier touriste à avoir foulé le sol cubain s'est exclamé que l'île était «la plus belle terre du monde». Dans toutes les bonnes bibliothèques (et notamment dans celle de Séville, qui conserve les archives de la colonisation) on peut lire des milliers de pages des premiers temps de la colonisation qui abondent dans ce sens, véritables dépliants touristiques avant l'heure.

Or Cuba a gardé intacts ses belles plages et ses palmiers. Pourquoi ne pas profiter de

l'aubaine? Il suffisait de mettre sur pied une stratégie de développement touristique, une infrastructure hôtelière, et de s'adapter au système de *joint-venture* en vigueur. Le tourisme est ainsi devenu aujourd'hui la plus métisse des industries. Sur le sable doux des plages se croisent des touristes du monde entier: Allemands, Mexicains, Espagnols, Suisses, Belges, Français, Italiens, et bien d'autres encore.

Permettez-moi de finir sur une scène imaginaire.

Une plage cubaine. Un beau crépuscule flamboyant. Un hamac tendu entre deux cocotiers. Un chef indien y est allongé, qui fume des feuilles de tabac. Deux belles Indiennes l'éventent avec des palmes. Diego Velázquez, un conquérant espagnol entouré de ses soldats cuirassés et armés jusqu'aux dents, s'adresse à l'Indien:

«Nous voulons de l'or!», exige-t-il avec un fort accent castillan.

«De l'or?, répond l'Indien avec son doux parler, mais...»

D'un geste nonchalant, poli, élégant, il leur montre la mer, la plage, le ciel, le soleil.

«De l'or, señor? Voici notre or.» ■

Spectacle de danse dans un cabaret de La Havane.



### PETITS ÉTATS MEMBRES

L'UNESCO a créé en 1990, au sein de son Secrétariat, une Unité devant servir de centre de liaison entre l'Organisation et certains de ses Etats membres — pour la plupart insulaires et en développement — qui ne disposent pas de délégation permanente au siège de l'Organisation. Cette Unité des relations avec les petits Etats membres a pour mission d'assurer leur pleine participation aux activités de l'UNESCO et de développer une politique générale afin de mieux répondre à leurs sollicitations et besoins spécifiques.

Au nombre de vingt-huit, plus trois membres associés, ces petits Etats ont été choisis en fonction des critères suivants, appliqués avec souplesse: une superficie territoriale de moins de 10 000 kilomètres carrés; une population de moins d'un million d'habitants; un produit national brut (PNB) par habitant d'environ 2 000 dollars américains. Ces pays se répartissent régionalement comme suit: **Afrique** (Cap-Vert, Comores, Lesotho, Sao Tomé-et-Principe, Seychelles, Swaziland), **Asie/Pacifique** (Fidji, îles Cook, îles Marshall, îles Salomon, Kiribati, Maldives, Nauru, Nioué, Samoa, Tonga, Tuvalu, Vanuatu), **Caraïbes** (Antigua-et-Barbuda, Bahamas, Barbade, Belize, Dominique, Grenade, Saint-Kitts-et-Nevis, Saint-Vincent-et-les-Grenadines, Sainte-Lucie, Suriname, plus les trois membres associés: Antilles néerlandaises, Aruba, îles Vierges britanniques).

Leur patrimoine naturel écologiquement fragile et vulnérable, leur superficie restreinte, leur situation géographique, leur formation géologique, la rareté de leurs ressources et les risques naturels auxquels ils sont exposés (séismes, éruptions volcaniques, tsunamis, cyclones, typhons, inondations, glissements de terrain et sécheresses) font que la problématique développement-environnement s'y pose de façon particulièrement aiguë. L'érosion des sols, la contamination des nappes d'eau souterraines, la déforestation des zones élevées, l'emploi abusif d'herbicides, et la pollution des rivières et des eaux côtières accentuent encore le problème.

Lieux privilégiés de croisements culturels et biologiques, les petits Etats membres ont donné naissance à des sociétés, souvent multiraciales et multilingues, fortes d'une extraordinaire capacité d'adaptation. A ce titre, ils constituent une source d'inspiration originale et novatrice pour l'exploration de nouveaux paradigmes et de nouveaux partenariats à l'échelle locale, régionale et mondiale.

**AMINA OSMAN** ■

**Pour plus ample information:**  
**Unité de relations avec les petits Etats membres**  
**Bureau des relations extérieures**  
**UNESCO, 7, place de Fontenoy**  
**75352 Paris 07 SP France**  
**Mél.: a. kramp@unesco.org.**  
**Téléphone: (33) 01 45 68 18 61.**  
**Télécopieur: (33) 01 45 68 55 39.**

Cette initiative, lancée en 1996 par l'Unité pour les régions côtières et les petites îles de l'UNESCO (CSI), vise à aider les Etats membres à équilibrer et rationaliser les dimensions écologiques, sociales et culturelles du développement de leurs régions côtières. Celles-ci abritent une grande partie des écosystèmes les plus riches de la planète et leurs ressources constituent une part importante de la sécurité alimentaire du monde. Quelque 60% de la population mondiale vivent actuellement dans un rayon de 60 kilomètres de la mer. Soucieuse de coordonner planification et action pour un développement raisonné des régions côtières, la CSI s'appuie sur une *gestion intégrée des côtes*: ses projets pilotes mettent à profit l'expérience accumulée par l'ensemble des secteurs des sciences naturelles et sociales de l'UNESCO. Parmi les thèmes clés, citons: l'eau douce, la diversité biologique des ressources alimentaires, l'exode rural des arrière-pays vers les centres urbains côtiers, les répercussions sociales de l'érosion côtière et de l'élévation du niveau de la mer. ■

**Pour plus ample information:**

**Unité pour les régions côtières et les petites îles (CSI),**  
**UNESCO, 1, rue Miollis, 75732 Paris Cedex 15, France.**

**Mél.: csi@unesco.org**

**Télécopieur: (33) 01 45 68 58 08. Internet: <http://www.unesco.org/csi>**

### L'ANNÉE INTERNATIONALE DES RÉCIFS

L'année 1997 a été déclarée Année internationale des récifs (IYOR). Cette campagne mondiale a pour objectif de favoriser la conservation et l'exploitation durable des récifs coralliens ainsi que des écosystèmes qui leur sont associés, comme les prairies marines et les mangroves. ■

**Pour plus ample information:**

**Internet: <http://www.coral.org/IYOR>**

### CONSEIL SCIENTIFIQUE INTERNATIONAL POUR LE DÉVELOPPEMENT DES ÎLES (INSULA)

Organisation non gouvernementale indépendante, INSULA a été créée en 1989 à l'instigation du Programme de l'UNESCO l'Homme et la Biosphère (MAB). C'est un instrument de collaboration entre toutes sortes d'instances nationales, régionales ou internationales qui s'attachent au développement durable des îles et des petits Etats insulaires. Il vise à favoriser la coopération technique, avec un intérêt particulier pour la culture et la formation de personnels compétents, l'échange d'information et d'expérience par ses publications et l'organisation de conférences et séminaires nationaux et internationaux.

Une campagne récente, intitulée «Adoptez un atoll», a commencé de recueillir des fonds pour fournir aux habitants de l'îlot de Falalop, en Micronésie, de quoi démarrer ou développer un certain nombre d'activités qui permettront à leur petite société (environ 1 000 personnes) de survivre quand cessera en l'an 2000 l'aide financière que leur apportent les Etats-Unis depuis 1986. ■

**Pour plus ample information:**

**INSULA, c/o UNESCO, Division des sciences écologiques,**  
**1, rue Miollis, 75732 Paris Cedex 15, France.**

**Téléphone: (33) 01 45 68 40 56. Télécopieur: (33) 01 45 68 58 04.**

**Mél.: insula@speedy.grolier.fr. Internet: <http://www.insula.org>** ▶

## VINGT PROBLÈMES CLÉS CONCERNANT LE DÉVELOPPEMENT DES ÎLES

1. *Développement durable*: les îles résistent moins bien aux atteintes portées à l'environnement que les régions plus vastes. Il est vital d'y mettre en œuvre des stratégies de développement durable.
2. *Diversité*: les îles varient considérablement en taille et en population. Les problèmes auxquels elles se heurtent viennent, à des degrés divers, de leur faible superficie, de la rareté de leurs ressources de base et de leur vulnérabilité à certaines catastrophes naturelles.
3. *Ouverture et dépendance*: l'extrême spécialisation de leurs économies à l'exportation accroît leur dépendance vis-à-vis des marchés extérieurs et les oblige à importer beaucoup de biens de consommation, y compris des produits alimentaires.
4. *Rôle du privé*: locales ou transnationales, les sociétés privées ont un rôle important à jouer dans la politique de développement. Elles ont une responsabilité décisive dans la gestion des déchets, dangereux ou non, et la maîtrise des dépenses énergétiques.
5. *Distorsions économiques*: les transferts sociaux entraînent des distorsions de l'économie dont les effets sont encore mal connus.
6. *Transport*: les liaisons de transport entre les petites îles et l'extérieur sont souvent difficiles et coûteuses.
7. *Démographie*: le régime démographique des petites îles connaît des variations très brusques, bien au-delà de celles dues aux taux de mortalité et de natalité naturels.
8. *Emploi*: population peu nombreuse et faibles flux migratoires font que l'équilibre fragile de l'offre et de la demande sur le marché du travail insulaire est facilement rompu.
9. *Prise de décision*: les critères scientifiques sont trop souvent ignorés dans les politiques de gestion environnementale.
10. *Ressources naturelles*: indispensables au développement durable, elles sont parmi les biens les plus fragiles des îles.
11. *Foresterie*: le maintien du couvert forestier des îles est vital pour protéger les bassins hydrographiques et lutter contre l'érosion.
12. *Aménagement du territoire*: les problèmes de gestion des terres résultent souvent d'un conflit entre méthodes traditionnelles et forces de changement et aboutissent généralement à leur parcellisation.
13. *Eau*: seules les îles les plus grandes et les plus arrosées ont de grandes réserves d'eau. Certaines d'entre elles n'en connaissent pas moins des périodes de pénurie.
14. *Énergie*: de nombreuses îles dépendent entièrement de l'importation de carburants fossiles, même si bois et charbon de bois continuent d'y être utilisés. Quelques îles exploitent l'énergie solaire et les digesteurs à biogaz se développent dans certaines régions.
15. *Conservation*: les écosystèmes insulaires, caractérisés par leur unicité et leur fragilité, ne font pas l'objet de politiques de conservation appropriées.
16. *Écosystèmes côtiers et marins*: le développement incontrôlé des industries et du tourisme est une grave source de pollution permanente des littoraux.
17. *Pêches*: les activités de pêche dans les îles tropicales et méditerranéennes sont généralement artisanales et menées à petite échelle. L'exportation de poisson est handicapée par de faibles capacités de capture, de stockage et de distribution.
18. *Agriculture*: toutes les formes d'agriculture, de l'autoconsommation à la culture de rapport, se rencontrent sur les îles. La chute du marché mondial pour certaines de ces dernières (canne à sucre, copra) a porté un sévère coup à l'économie des îles qui en dépendaient.
19. *Industrie*: la faible superficie des îles est une entrave sérieuse au développement industriel. Les produits semi-manufacturés à valeur ajoutée semblent constituer la voie la plus prometteuse.
20. *Tourisme et services connexes*: le tourisme exige de lourds investissements d'infrastructure. ■

© Marcello Berninetti/Rapino, Paris

© Jean Rey/ANA, Paris







- Australie: île Fraser (1992),  
îles Lord Howe (1982)
- Canada: île Anthony (1981)
- Chili: Parc national de Rapa Nui  
(île de Pâques) (1995)
- Equateur: îles Galapagos (1978)
- Indonésie: Parc national de Komodo  
(île de Komodo) (1991)
- Japon: Yakushima (île de Yaku)  
(1993)
- Mozambique: île de Mozambique  
(1991)
- Royaume-Uni: St. Kilda (1986),  
Henderson (1988), Réserve de faune  
sauvage de l'île de Gough (1995)
- Sénégal: île de Gorée (1978)
- Seychelles: Atoll d'Aldabra (1982)
- Viet Nam: Baie de Ha Long (1994)

Ci-contre, le parc national de l'île de Komodo (Indonésie). Ci-dessous, l'île Fraser (Australie), la plus grande île de sable du monde; à gauche, la baie de Ha Long, dans le golfe du Tonkin (Viet Nam).



## BIBLIOGRAPHIE

Publications en vente auprès de:  
Editions UNESCO, 1 rue Miollis, 75732  
Paris Cedex 15, France.  
Téléphone: (33) 01 45 68 43 00.  
Télécopieur: (33) 01 45 68 57 41.  
Internet:  
<http://www.unesco.org/publishing>

- *Stratégies éducatives pour les petits Etats insulaires* (Principes de la planification de l'éducation 44), D. Atchoarena, 1993
- *Petites nations, grandes cultures*, Le Courrier de l'UNESCO, octobre 1986
- *Culture des îles et développement* (Etudes prospectives), 1991
- *L'éducation dans les «petits» Etats*, Perspectives (revue trimestrielle d'éducation), n° 80, 1991
- *Asia Pacific Arts Directory*, T. Dolling, 3 vols., 1996
- *Scientific Diving: a General Code of Practice*. N. Fleming (s/s la dir. de), 2<sup>e</sup> éd., 1996
- *Hydrology and Water Resources of Small Islands: a Practical Guide* (Studies and Reports in Hydrology 49), A. Falkland (s/s la dir. de), 1991
- *Sustainable Development and Environmental Management of Small Islands* (Man and the Biosphere Series 5), W. Beller, P. d'Ayala et P. Hein (s/s la dir. de), 1990

## DISCOGRAPHIE

Disques compacts dans la *Collection UNESCO de musique traditionnelle du monde* en vente à la Librairie de l'UNESCO, 7, place de Fontenoy, 75352 Paris 07 SP, France.  
Téléphone: (33) 01 45 68 22 22.

- Bali.** *Musique populaire*
- Bali.** *Musique de cour et musique Banjar*
- Corse.** *Chants religieux de tradition orale*
- Cuba.** *Musique folklorique*
- Grèce.** *Monodies vocales*
- Grèce.** *Musique traditionnelle*
- Hong Kong.** *Musique instrumentale*
- Iles Salomon.** *Musique Fataleka et Baegu de Malaita*
- Irlande.** *Musiques traditionnelles d'aujourd'hui*
- Japon.** *Chants des Ainous*
- Java.** *Art vocal*
- Java.** *Musique de l'Ouest de Java*
- Java.** *Musiques populaires soundanaises*
- Sicile.** *Musiques de la semaine sainte*



Unesco/Jacques Monreal

la chronique de

# Federico Mayor

Paix, développement et  
démocratie:

## L'UNESCO à l'œuvre

L'UNESCO œuvre, dans ses domaines de compétence, qui sont l'éducation, les sciences, la culture et la communication, à la libération de l'être humain. Elle lutte contre la pauvreté et l'exclusion, encourage la tolérance mutuelle et le dialogue multiculturel, combat la violence et s'efforce de protéger la diversité de la richesse humaine.

Convaincue que c'est à cette seule condition que peut se développer la participation politique indispensable à la coexistence démocratique, elle défend les droits de la personne et la souveraineté personnelle de chacun. Ce sont les valeurs démocratiques qui donnent force et cohésion à la diversité sans limite de l'espèce humaine et forment ainsi son unité. En ce sens, l'UNESCO ne représente pas une civilisation donnée, mais l'ensemble des pays du monde sans exception: elle incarne l'humanité.

Sa mission est d'édifier la paix dans l'esprit des hommes en contribuant à leur développement socio-économique, intellectuel et moral dans un cadre de justice et de liberté. Car la paix, le droit à la paix sont un préalable, une prémisses sans lesquels les autres droits des hommes s'évanouissent. A cet effet, l'UNESCO concourt à faire connaître la Déclaration universelle des droits de l'homme et œuvre à la faire respecter. Ces droits ne se donnent pas: ils se forment jour après jour. Ils sont indivisibles et c'est de leur exercice et de leur respect qu'émanent les trois grands principes qui ont inspiré les fondateurs du système des Nations Unies: paix, justice, liberté. Il n'incombe à aucun Etat, ni à aucune entité ou institution de les octroyer, mais de les faire respecter!

L'Organisation noue à cette fin des liens avec toutes les couches de toutes les populations du monde afin d'assurer la mobilisation générale nécessaire à un passage de la raison de la force à la force de la raison, autrement dit d'une culture de guerre fondée sur la contrainte et le pouvoir de domination à une culture de paix reposant sur le dialogue et la persuasion.

Décourager la guerre et renforcer la paix là où elles se trouvent sont les deux faces d'une même médaille. Les démocraties ne doivent pas être vulnérables. Les citoyens doivent se sentir protégés par la loi où qu'ils se trouvent et s'enorgueillir de son application. Il est donc nécessaire de revoir la conception actuelle des forces armées et de sécurité. Des sommes astronomiques sont aujourd'hui dépensées par les Etats pour protéger leur territoire contre d'éventuels ennemis internationaux. Une société civile totalement désemparée voit ainsi avec stupeur s'établir des régimes de terreur au quotidien, qui entraînent d'innombrables souffrances, alors même que des instruments de destruction massive, particulièrement coûteux, continuent de faire l'objet d'un commerce intensif et rémunérateur à l'échelle mondiale.

## Une responsabilité collective et partagée

Les germes de la non-violence, de la tolérance et de la solidarité doivent être implantés très tôt. La paix ne peut devenir culturelle, c'est-à-dire inhérente à l'organisation de la vie en société, qu'à ce prix. Elle est donc pour demain — si on en plante les graines dès aujourd'hui. Et c'est dans les écoles que cette germination se fera. C'est pourquoi l'éducation, et l'éducation avant tout, est la clé de l'avenir différent auquel nous aspirons pour nos enfants.

L'éducation libère chaque être humain des servitudes de la fatalité et de la domination des autres, elle lui donne les moyens de tracer son propre avenir, d'accepter ou de refuser selon ses propres critères, d'agir *en connaissance de cause*. Les premiers destinataires de cette éducation sont, bien entendu, les exclus de toute sorte. Mais l'éducation tout au long de la vie nous concerne toutes et tous, riches et pauvres, lettrés comme illettrés, chefs d'Etat comme citoyens ordinaires. Car vivre ensemble, et en bonne entente, est une responsabilité collective et partagée.

Tel est le terrain d'action de l'UNESCO. L'Organisation s'emploie, notamment, à assurer le transfert des connaissances et l'accès de tous aux moyens de communication sans lesquels les idées réformatrices ne circulent pas. La liberté d'expression est indispensable à l'exercice équitable de toute justice. Et les lois ne sont justes que si tous les citoyens ont la possibilité de s'exprimer à leur propos.

C'est pourquoi l'UNESCO ne cesse de rappeler à tous les gouvernements que l'éducation est un droit fondamental pour tous et une obligation pour l'Etat. Elle doit de ce fait être une priorité politique et budgétaire. En effet, le développement d'un pays passe nécessairement par la

hausse du niveau d'éducation de ses habitants. Le lien entre la réorganisation des priorités budgétaires et le développement socio-économique durable est dès lors facile à établir. Subventions et prêts multiples, accordés de l'extérieur, peuvent dans ce cadre avoir des effets favorables pour un temps, mais aucune aide extérieure ne saurait se substituer à la volonté politique d'une nation d'accorder la priorité des priorités à l'éducation de tous ses citoyens.

## La conscience de l'humanité

Pour être une mission prioritaire de l'UNESCO, l'éducation n'est pas sa seule tâche. Celles-ci sont nombreuses, et toutes attachées à la promotion de son idéal de paix tel qu'énoncé dans le Préambule de son Acte constitutif.

Ainsi, l'Organisation œuvre à la sauvegarde du patrimoine naturel, culturel (matériel et immatériel), génétique et éthique de l'humanité, de même qu'à la constitution de ce qui constituera notre patrimoine commun futur en encourageant toutes formes de création. A travers de vastes programmes environnementaux (l'homme et la biosphère-MAB, l'océanographie, l'hydrologie, la géologie, etc.) et sociaux (MOST), l'UNESCO stimule la rigueur scientifique dans tous les domaines de la recherche et favorise la création de réseaux de réflexion et de formation propres à apporter des réponses rapides et appropriées aux questions qui se posent à l'humanité. Son action dans le domaine de la science se concrétisera sous la forme d'un bilan des grandes avancées scientifiques du siècle qui se fera à l'occasion de la Conférence mondiale sur la science prévue pour 1999.

La déclaration sur le génome humain, fruit de l'excellent travail accompli ces cinq dernières années par le Comité international de bioéthique, constituera le premier cadre éthique et juridique de portée mondiale sur un thème aux résonances à la fois durement scientifiques et profondément humaines, ainsi qu'un nouveau grand apport normatif de l'UNESCO à la cause humaine.

Il ne faut jamais oublier, cependant, à la fin des fins, qu'il appartient aux nations de donner corps à tous ces idéaux. Comment? En reprenant ces directives générales dans leurs lois particulières, en s'efforçant d'atteindre chez elles les objectifs qu'elles ont, avec les autres, fixés autour de la table internationale. Le mandat de l'UNESCO implique de dénoncer toutes les situations et actions qui seraient contraires aux règles et aux valeurs éthiques clairement énoncées dans son Acte constitutif. Car l'UNESCO est aussi cela: une conscience de l'humanité. ■

## La Pachamama habite à

## POTOSÍ

par Pascale Absi



Pour les travailleurs indiens qui l'exploitent, la montagne argentifère de Potosí (Bolivie) est l'incarnation de la Pachamama, divinité andine. La ville est inscrite sur la Liste du patrimoine mondial depuis 1987.

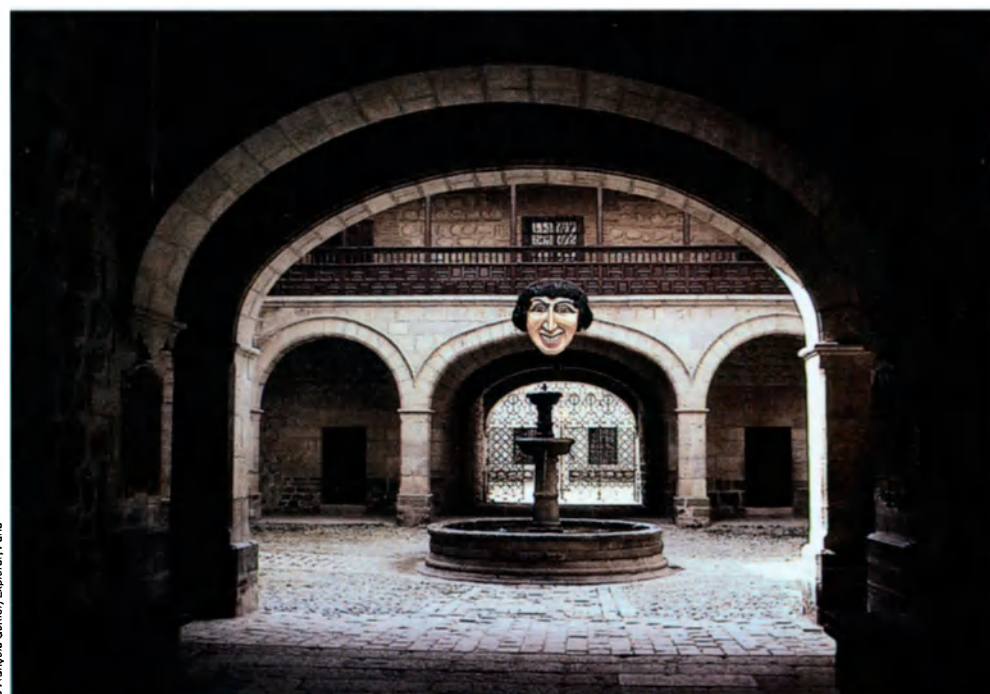
L'histoire de la ville de Potosí débute en 1545, quand les Espagnols commencent à exploiter les gisements d'argent de la montagne. En quelques années surgit, au pied du Cerro Rico, à 4 000 mètres d'altitude, une ville opulente, où le luxe des églises baroques rivalise avec celui des théâtres et des demeures de la bourgeoisie coloniale. Sa population dépasse bientôt celle de Londres, de Paris ou d'Amsterdam, et les riches propriétaires des mines y donnent des fêtes somptueuses. On dit qu'avec le minerai extrait de la montagne par les Indiens durant la colonie on aurait pu construire un pont d'argent entre Potosí et Madrid.

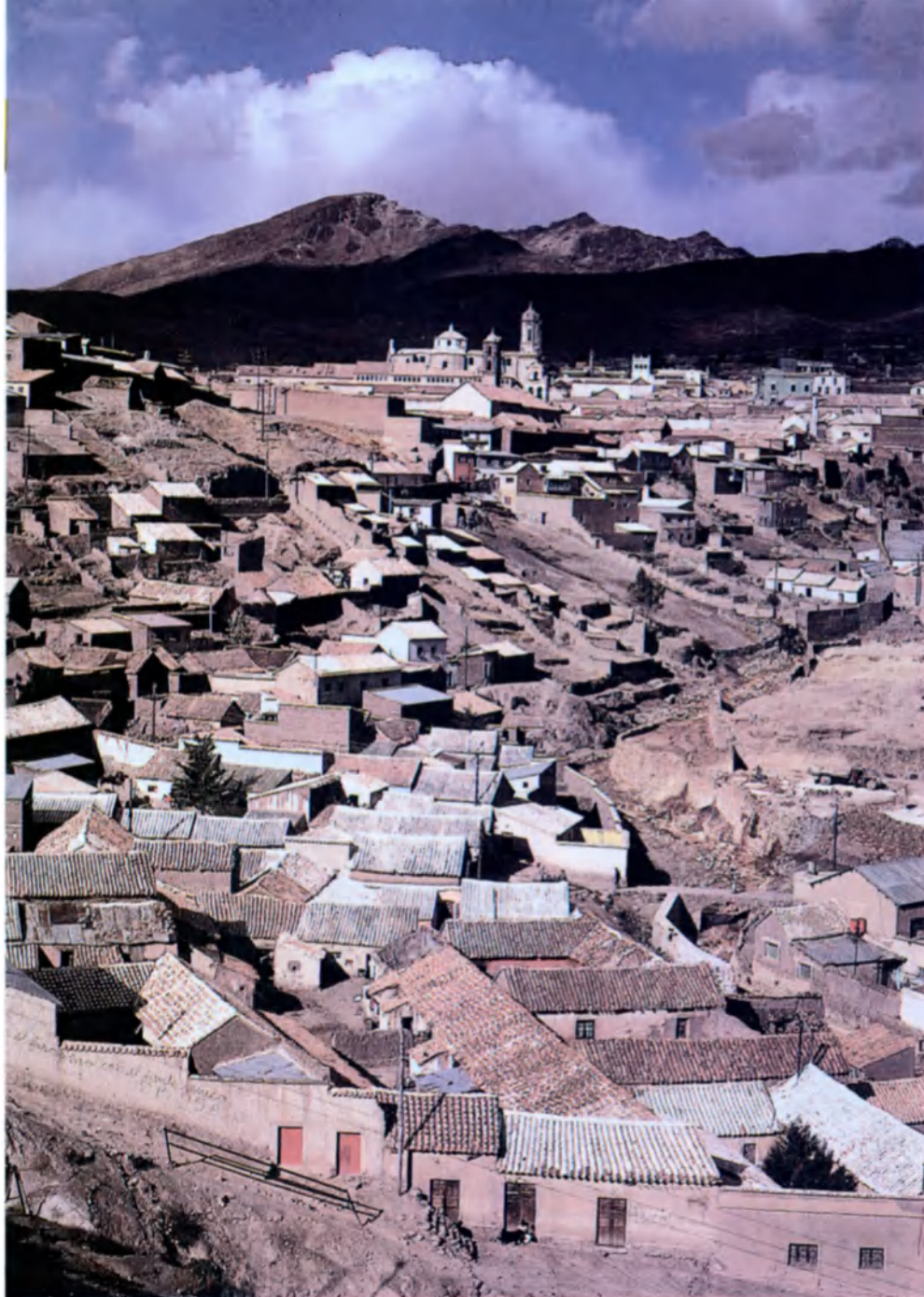
L'Hôtel royal des Monnaies (Casa Real de Moneda), entièrement reconstruit entre 1759 et 1772 par Salvador Villa et Luis Cabello, est l'un des fleurons de l'architecture coloniale de la ville.

Mais, bien sûr, Potosí est d'abord un campement minier, dépendant étroitement des caprices des filons et des cours internationaux du minerai. La décadence y a succédé à l'opulence et, dernièrement, au milieu des années 80, la chute brutale des prix du minerai a mis fin au cycle de l'étain, commencé au début du siècle. Les mines d'Etat ont fermé et Potosí s'est enfoncée dans la crise. Elle est aujourd'hui la capitale du département le plus pauvre des Andes boliviennes. Sur ses quelque 120 000 habitants, plus de 7 000 mineurs, hommes, femmes et enfants, organisés en coopératives, continuent de prospecter nuit et jour les entrailles de la montagne. Les méthodes d'extraction n'ont guère changé depuis le temps de la colonie et, sous les effets conjugués des accidents, de la silicose, de la mauvaise alimentation et de l'absence de soins, l'espérance de vie moyenne des travailleurs ne dépasse pas 50 ans.

## DON POUR DON

Un jour d'août 1996, plus d'une centaine de femmes des coopératives minières de Potosí décident d'occuper le sommet du Cerro Rico. Pour manifester contre leurs conditions de travail et contre la politique de privatisation des gisements au profit d'entreprises multinationales. Mais leur geste se veut aussi culturel: il s'agit de préserver le





© François Coher/Explorer, Paris

La ville minière de Potosí. A l'arrière-plan, la cathédrale, de style baroque, ne fut achevée qu'en 1838, d'après les plans originaux de Manuel de Sanahuja.

Cerro Rico de l'intrusion des techniques modernes employées par les grandes entreprises et qui menaceraient sa stabilité géologique. Tout au pan de son sommet, déjà, s'est effondré, et la montagne a perdu en partie sa forme conique caractéristique. Derrière les femmes de la mine, l'ensemble de la population de la ville s'est mobilisé. Leur combat dépasse de loin la défense du symbole historique de Potosí. Pour tous, les populations minières comme les paysans de la région, le Cerro Rico est l'incarnation de la Pachamama, divinité andine liée à la fertilité de la terre.

Issus des communautés indigènes de langue quechua des envi-

rons, les travailleurs des mines ont conservé des terres dans leur campagne d'origine. Ils y retournent fréquemment, à l'époque des travaux agricoles, des fêtes, ou pour y assumer une charge politique. Sur le plan des croyances et des représentations symboliques, l'insertion dans le monde urbain et ouvrier de la mine ne marque aucune rupture avec le monde rural. La culture minière s'est construite autour d'une conception du monde d'origine paysanne. On ne peut rien prendre sans donner; l'homme n'est pas le maître du monde et il lui faut sans cesse négocier avec les forces de la nature pour accéder à ses richesses. Pour les mineurs de

Potosí, c'est l'Esprit de la montagne qui est le véritable propriétaire des gisements que les hommes sont autorisés à exploiter — mais en échange d'offrandes.

#### LES DIEUX DE LA MONTAGNE

L'équilibre actuel entre les travailleurs et leur montagne est l'aboutissement d'un long processus d'appivoisement des forces vives du Cerro. Quand les Espagnols apprennent en 1545 l'existence de fabuleux gisements d'argent dans la montagne, celle-ci est alors inexploitée. Le Cerro Rico est un mont sacré au sommet duquel se trouve un lieu de culte. Les mineurs racontent que la montagne a réclaté un tribut en vies humaines en échange de son exploitation. Ce sacrifice primordial a été celui des Indiens qui, venus effectuer dans les mines de Potosí leur travail obligatoire au service de la Couronne d'Espagne, ont péri par milliers dans les entrailles du Cerro. C'est leur sang, dit-on, qui donne à la montagne sa singulière couleur rouge. Aujourd'hui, enfin rassasié, le Cerro Rico accepte de laisser la vie sauve aux hommes en échange d'offrandes plus modestes.

L'appropriation européenne des richesses sud-américaines s'accompagna aussi de l'annexion de l'âme des autochtones. Très rapidement, les Espagnols substituent à la divinité de la montagne la Vierge de la Chandelour, à laquelle ils érigent des chapelles le long des chemins du Cerro, et une croix est plantée à son sommet. Les éléments païens dont ne peut s'accommoder le catholicisme missionnaire (le culte des ancêtres, par exemple) sont assimilés à des cultes diaboliques et combattus comme tels.

Aujourd'hui, deux divinités se partagent la faveur des mineurs: la Pachamama et le Tío. Confondue avec la montagne, la Pachamama est personnifiée à l'entrée de chaque mine par une effigie de la Vierge à laquelle les mineurs demandent protection. Elle est aussi l'épouse du Tío, divinité des galeries et considéré comme le

► maître du travail minier et des gisements.

Figuré par des statuettes de boue minéralisée que l'on rencontre au détour des boyaux, le Tio a hérité des Européens ses cornes, ses sabots, sa queue fourchue et son surnom de *diablo*. Cependant, l'idée morale du diable et la division manichéenne entre le bien et le mal opérée par l'Église catholique n'ont jamais pu dominer totalement les conceptions andines des forces vives de la nature. Ce n'est pas parce qu'il est mauvais, mais parce qu'il a faim, que le diable de la mine châtie les travailleurs qui ont négligé de lui faire des offrandes. Il est tenu pour responsable de la plupart des accidents mortels par éboulement ou par asphyxie — on dit alors qu'il a mangé le mineur. Ainsi les rituels propitiatoires consistent principalement à alimenter les divinités de la mine, l'objectif étant de solliciter leurs richesses et de se protéger de leur grand appétit. Chaque vendredi, les travailleurs se retrouvent autour d'une des représentations du Tio pour verser un peu d'alcool à ses pieds, déposer quelques feuilles de coca dans ses mains tendues et glisser une cigarette allumée entre ses lèvres. Quand vient la saison sèche, ils améliorent son ordinaire en lui sacrifiant des lamas.

Etrangement anthropomorphe, assise parmi les hommes comme

Un mineur examine un échantillon de minerai qu'il vient de détacher de la paroi.



un des leurs, la divinité est prise à parti lors de leurs conversations. Le Tio est un compagnon de travail, presque un ami. On l'entend même le soir, dans le silence de la mine désertée, vider une brouette, perforer la roche. Certains mineurs racontent comment, à leur arrivée le matin, ils trouvent parfois leur travail avancé.

### UNE SYMBIOSE

C'est encore sous l'aspect d'un mineur, avec son casque et sa lampe, et parfois ses pattes fourchues, ses bijoux, ses cheveux blonds et son sexe démesuré, que le Tio peut apparaître en personne au travailleur resté seul dans les galeries et le guider vers un bon filon ou lui proposer de conclure un pacte avec lui. En échange de plus de richesses, il demandera à l'homme des offrandes exceptionnelles, comme le don de son âme ou le sacrifice d'une vie humaine.

La capture de l'âme du mineur à l'occasion d'un pacte avec le Tio n'est que la manifestation extrême de l'influence des forces chthoniennes sur les hommes. Aux dires des travailleurs de Potosí, descendre dans la mine suppose de devenir soi-même un peu diable. Quand ils débutent, les hommes du Cerro sont victimes d'une maladie initiatique qui correspond à la capture momentanée de leur âme par le Tio. Cet événement, perçu comme un baptême, marque leur entrée dans le cercle des diables, condition de leur commerce souterrain et de la qualité de leur production.

La frontière entre le diable devenu mineur et le mineur devenu diable est ténue. Dans les galeries, leurs rôles sont interchangeables et l'homme devient l'amant de la Pachamama. L'exploitation minière est décrite comme une relation sexuelle fertile: les mineurs parlent de soulever ses jupons et de déflorer avec leur barre à mine cette montagne-femme qu'ils fertilisent de leurs offrandes et qu'ils accouchent chaque jour de son minerai.

Une même énergie circule entre les mineurs et les esprits de



la montagne: l'homme, avec son souffle, fait vivre la mine, comme la mine fait vivre l'homme, dit-on dans le Cerro. De même que les mines s'écroulent lorsqu'elles ne sont plus exploitées, les mineurs tombent malades et meurent lorsqu'ils ne vont plus travailler.

C'est cet équilibre fragile, menacé par l'exploitation à grande échelle du Cerro Rico, que les femmes des coopératives sont venues défendre, ce matin d'août 1996. Au soir du quatrième jour d'occupation, alors qu'elles s'apprêtaient à verser sur le sol, au nom de la Pachamama, quelques gouttes d'une bouteille d'alcool emportée là pour lutter contre le froid glacial, l'une d'elle m'a dit: «Tu sais, avec toutes ces machines, c'est la fin du Cerro. Peut-être même qu'il va s'écrouler. Alors la Pachamama va se mettre en colère...» ■



© Eric Frogg - Paris

Le Cerro Rico. C'est, dit-on à Potosí, le sang des milliers de mineurs qui ont péri dans ses entrailles qui a donné à la montagne sa teinte rougeâtre.

## LES MINES D'ARGENT DU ROI D'ESPAGNE

Au début du 17<sup>e</sup> siècle, Potosí connaît son apogée. C'est alors le plus grand centre minier et industriel du continent: 22 digues-réservoirs, munies d'écluses et construites en cascade, alimentent par un cours d'eau artificiel (La Rivera) 140 *ingenios* — raffineries où le minerai argentifère est concassé, broyé, puis mêlé de mercure et fondu en barres dans des fours en terre réfractaire (*huayras* ou *guayras*) avant de recevoir l'estampille officielle de l'Hôtel des Monnaies. Cette technique d'exploitation est connue sous le nom de *patio*.

La ville abrite alors 160 000 habitants. Chaque année, environ 13 000 Indiens soumis au travail obligatoire (*mita*) y viennent avec leur famille, soit, au total, quelque 60 000 personnes. Issues de tout le haut plateau andin, ces populations d'origine ethnique diverse ont amplement contribué à la physionomie actuelle de la ville. Le quartier indigène est toujours subdivisé en 14 paroisses, écho des 14 provinces andines assujetties à la *mita*.

Aujourd'hui encore, cinq des 22 réservoirs alimentent environ 80 000 personnes en eau. Toute la chaîne de production est conservée intacte: mines, barrages, aqueducs, raffineries,

fours. La ville porte en outre de nombreuses autres traces de sa gloire et de sa prospérité passées. Quelque vingt-deux églises paroissiales ou conventuelles, dont certaines datent du 16<sup>e</sup> siècle, de nombreuses maisons patriciennes dans le centre-ville espagnol et, surtout, l'Hôtel royal des Monnaies, reconstruit entre 1759 et 1773. Environ 2 000 bâtiments coloniaux ont été répertoriés, le plus ancien étant la Casa Vicaria (1615). Dès la seconde moitié du 17<sup>e</sup> siècle, naît un style baroque métissé d'influences locales, représenté notamment par l'église de la Compagnie de Jésus (la *Compañía*, 1700-1707), et les églises de Santa Teresa (1685), San Lorenzo (1728-1744) et San Martín.

Une rupture des digues vers 1630 toucha tout particulièrement le quartier indigène et causa de nombreux dégâts. Les travaux de reconstruction se prolongèrent jusqu'au 18<sup>e</sup> siècle. L'activité minière se maintint jusqu'à l'indépendance du pays, en 1825, après quoi son déclin, amorcé depuis un certain temps déjà — les modes de production n'ayant pas varié depuis un siècle et demi —, ne fit que s'accroître. ■

# Les enjeux du changement climatique

PAR FRANCE BEQUETTE

Ce mois-ci, se tient à Kyôto (Japon) la Troisième conférence des parties signataires de la Convention-cadre sur le changement climatique. Pour certains, c'est la session de la dernière chance pour combattre le réchauffement de la planète en prenant des mesures coercitives urgentes; pour d'autres, c'est l'occasion de remettre en question les conclusions pessimistes de la plupart des scientifiques. On peut se demander pourquoi, en vertu du principe de précaution, tous les pays du monde n'acceptent pas de limiter immédiatement les émissions de gaz à effet de serre. Il faut alors savoir que les mesures à prendre sont à la fois impopulaires, anti-électorales et très coûteuses. On ne touche pas impunément à l'énergie et aux transports!

## RÉCHAUFFEMENT, OU PAS RÉCHAUFFEMENT?

Autrefois, le climat influençait les hommes, qui s'adaptait ou migraient. Maintenant, l'homme paraît capable d'influer sur le climat. Selon l'Organisation météorologique mondiale (OMM), nous avons modifié — et nous continuons de le faire — l'équi-

libre des gaz qui constituent l'atmosphère. Ceci est particulièrement vrai des gaz à effet de serre que sont le dioxyde de carbone ( $\text{CO}_2$ ), le méthane ( $\text{CH}_4$ ) et l'oxyde nitreux ( $\text{N}_2\text{O}$ ), sans parler de la vapeur d'eau qui joue le rôle le plus important de tous, mais sur laquelle nous n'intervenons pas directement. Ces gaz d'origine naturelle ne représentent que 0,1% de l'atmosphère, composée à 78% d'azote et à 21% d'oxygène. Sans l'effet de serre assuré par la présence d'une enveloppe de ces gaz, la Terre serait de 30°C plus froide qu'elle ne l'est aujourd'hui. Depuis le début de l'ère industrielle, nous produisons d'énormes quantités de  $\text{CO}_2$  en brûlant des carburants fossiles, et nous en amenuisons la résorption naturelle en réduisant les forêts. L'élevage et l'agriculture produisent notamment du méthane et de l'oxyde nitreux. Si nos émissions continuent de croître au même rythme, le  $\text{CO}_2$  aura doublé entre 1750 et le début du 21<sup>e</sup> siècle et peut-être même triplé d'ici à 2100.

Pour être préoccupante, la situation n'en reste pas moins floue. Des chercheurs américains de grand renom de l'Université de Virginie ou

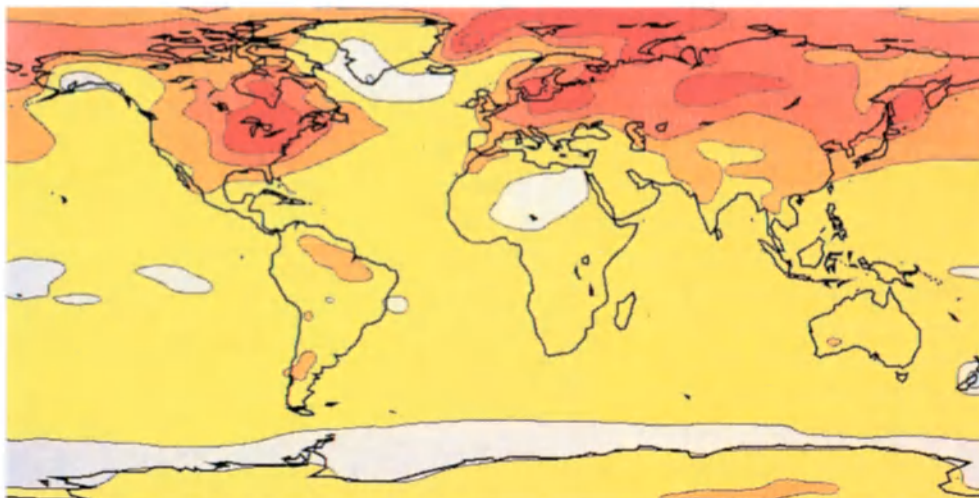
Cologne (Allemagne) et sa cathédrale en 2050, après la fonte des calottes glaciaires entraînée par le réchauffement de la planète. Une vue imaginaire de l'artiste Erik Viktor (1993).

Modèle de réchauffement climatique (élaboré en 1993) en cas d'un doublement des émissions humaines de gaz carbonique. Les températures hivernales augmentent de 0-2 degrés (en jaune pâle) à 8-12 degrés Celsius (en rouge vif).



du Massachusetts Institute of Technology (MIT) soutiennent que si la Terre s'est bien réchauffée au cours des vingt dernières années, l'atmosphère s'est, quant à elle, refroidie à cause des aérosols (poussières volcaniques ou de combustion, par exemple); qu'en toute logique, l'hémisphère Nord, plus industrialisé, devrait se réchauffer davantage que le Sud, alors que l'inverse se produit; et affirment que la modélisation du climat mondial n'intègre pas les nuages qui pourraient rafraîchir les basses couches de l'atmosphère.

Les faits, pourtant, sont têtus. La planète s'est réchauffée de 0,3°C à 0,6°C au cours du siècle écoulé, le plus chaud depuis 600 ans. Dans le même laps de temps le niveau des mers est monté de 10 à 25 cm. Et, face aux incrédules, se dresse un adversaire de taille: le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC), créé conjointement en 1988 par l'OMM et le Programme des Nations Unies pour l'environnement (PNUE), qui fait travailler environ 2 000 scientifiques du monde entier. Il est investi d'une triple mission: évaluer les données scientifiques disponibles sur l'évolution du climat, évaluer les incidences écologiques et socio-économiques de cette évolution, et formuler des stratégies de parade. Son premier Rapport d'évaluation, publié en 1990, a servi de base scientifique et tech-







© Erik Viktor/SPL/Cosmos, Paris

nique à la Convention-cadre des Nations Unies sur le changement climatique, dont la procédure de ratification a été ouverte lors du Sommet de la Terre à Rio de Janeiro en 1992. En mai 1997, 166 Etats l'avaient ratifiée.

### BONS ET MAUVAIS ÉLÈVES

Mais ce n'est pas pour autant que les gouvernements d'un certain nombre de pays ont rempli leurs engagements et arrêté des mesures pour limiter les émissions de CO<sub>2</sub>. Le Fonds mondial pour la nature (WWF) a publié, début 1997, un classement des bons et des mauvais élèves. L'Allemagne, par exemple, tiendra ses engagements de réduire d'ici à l'an 2000 ses émissions de CO<sub>2</sub>, dont elle produit plus de 800 millions de tonnes par an. On s'attend à ce qu'elle soutienne à Kyôto une nouvelle vague de réduction pour 2005. La Nouvelle-Zélande, pour sa part, qui produit moins de 300 millions de tonnes par an, ne compte ni réduire ses émissions, ni reconnaître qu'il faut agir d'urgence. La même attitude se retrouve en Russie qui, elle, franchit la barre des 800 millions de tonnes, avec 10,2% des émissions mondiales de CO<sub>2</sub> en 1996. Au troisième rang de ce palmarès, on trouve la Chine (13,5%), puis l'Europe (19,6%) et enfin, premier pollueur, les Etats-Unis, avec 25%. Le Japon, cinquième pollueur

(5,6%), n'envisage pas de réduire ses émissions de plus de 5%. Mais c'est aux Etats-Unis que la situation semblait la plus bloquée depuis l'adoption à l'unanimité par le Sénat américain, le 25 juillet 1997, d'une résolution enjoignant le gouvernement de ne signer aucun engagement tant que les pays en développement n'auront pas accepté, pendant la même période, de faire de même.

Depuis, les choses ont évolué et le Président des Etats-Unis lui-même, Bill Clinton, a annoncé lors d'une conférence de presse le 22 octobre 1997 qu'il proposera à Kyôto de ramener le niveau des émissions de gaz à effet de serre de son pays au niveau de 1990 entre 2008 et 2012 et de descendre au-dessous au cours des cinq années suivantes. Un budget de 5 milliards de dollars sera consacré à la mise au point de technologies propres et les industriels auront neuf mois pour préparer des plans de réduction de la pollution. Bill Clinton a également réaffirmé la nécessité d'impliquer les pays en développement: «Une tonne de carbone émise en Argentine vaut bien une tonne de carbone émise aux Etats-Unis», a-t-il déclaré. Ceux-ci n'auraient, en théorie, à respecter des objectifs précis qu'à partir de 2010.

Selon Jim Fuller, de l'Agence d'information des Etats-Unis (USIA), «la volonté de viser des cibles juridiquement contraignantes et de fixer des dates limites a déclenché une controverse aux Etats-Unis. Les écologistes et les scientifiques qui se prononcent en faveur de la réduction des gaz à effet de serre disent que de tels engagements sont essentiels pour éviter la catastrophe. Mais certains chercheurs, ainsi que les représentants des milieux industriels, contestent

l'exactitude des prévisions sur le réchauffement planétaire. Limiter la consommation d'énergie causerait selon eux des torts considérables à l'économie du pays.» Et il poursuit: «La plupart des études indiquent qu'une réduction de 20% des gaz à effet de serre par rapport aux niveaux de 1990 d'ici à l'an 2010 [...] diminuerait le produit intérieur brut des Etats-Unis de 1 à 2 pour cent et coûterait près de cent milliards de dollars par an au pays.»

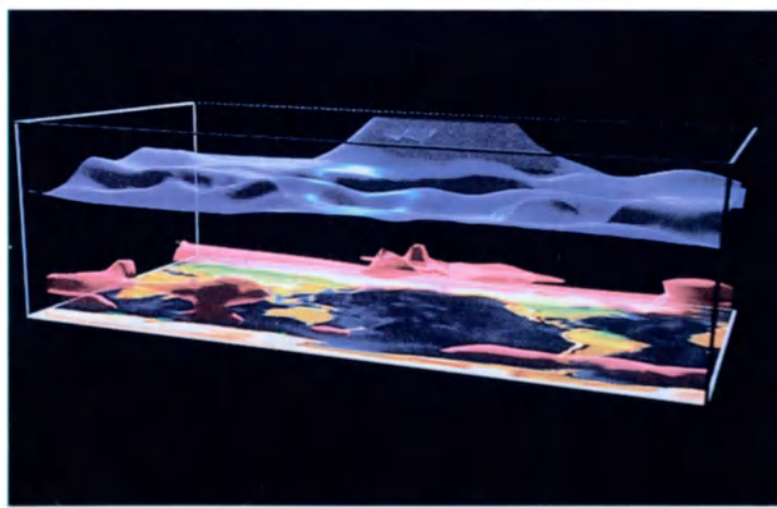
### TOUS SUR LE MÊME BATEAU

L'autre os sur lequel la Conférence de Kyôto risque de se casser les dents, c'est la question du partage — mondial et «équitable» — des efforts pour réduire les émissions des gaz à effet de serre. En effet, pourquoi les pays en développement devraient-ils limiter les leurs puisque les grands responsables du réchauffement global, ce sont les pays industrialisés du Nord.

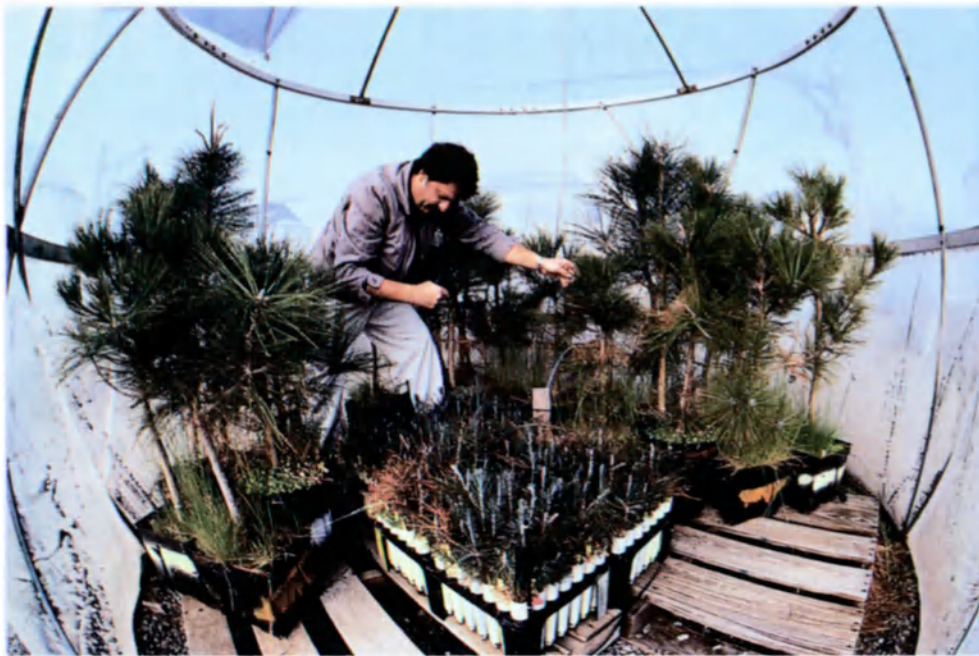
Pour Robert Wolecott, de l'Agence fédérale américaine de protection de l'environnement (USEPA), ce n'est pas une question de responsabilité passée, mais à venir. Selon lui, «les pays en développement rejettent de plus en plus de gaz à effet de serre, et ce phénomène ira en s'accroissant à mesure qu'ils adopteront les techniques des pays industrialisés». C'est pourquoi l'USEPA préconise «l'adoption d'un programme de transfert de technologie climatique grâce auquel tous les pays industrialisés fourniraient les techniques les plus avancées et les mieux adaptées aux pays en développement» afin de faciliter leur croissance économique tout en évitant le rejet dans l'atmosphère de gaz à effet de serre.

L'USEPA a également envisagé la mise en place d'un système d'échange ▶

Ce modèle tridimensionnel simule les écarts de température de l'air et du taux d'humidité du sol à la suite d'un doublement du taux de gaz carbonique dans l'atmosphère par rapport au taux de 1993. En bleu: baisse de 2 degrés de la température de l'air au niveau stratosphérique. En rouge: hausse de plus de 5 degrés de la température de l'air dans les basses couches de l'atmosphère. En vert: augmentation du taux d'humidité des sols. En jaune: baisse du taux d'humidité.



© NCAR/SPL/Cosmos, Paris



© Roger Ressmeyer/Starlight/Cosmos

► d'émissions de gaz à effet de serre. En quoi cela consiste-t-il? On commence par fixer un taux mondial annuel des émissions de gaz à ne pas dépasser. Il suffit alors de fixer pour chaque pays un taux maximal proportionnel, calculé en fonction de divers paramètres, de façon à ce que le total des taux par pays ne dépasse pas le taux mondial arrêté par avance. A charge ensuite à chaque Etat d'accorder des « autorisations de pollution » à ses entreprises en fonction du taux annuel qui lui a été accordé. Le mécanisme d'échange est le suivant: un pays ou une entreprise qui aurait émis moins de gaz à effet de serre qu'il n'en avait reçu l'autorisation serait alors en mesure de vendre à un autre une « autorisation de pollution »

**Dans cette bulle-laboratoire, les effets d'une atmosphère contenant deux fois plus de gaz carbonique qu'aujourd'hui sont testés sur des plants de pin.**

correspondant à l'écart entre son taux d'émissions effectif et celui autorisé.

Wolcott reconnaît toutefois que ces deux mesures inquiètent certains pays qui « y voient une sorte de néocolonialisme, [...] et considèrent d'une manière générale que cela les placera sous l'emprise des investisseurs des pays industrialisés ».

### TOUT OU RIEN

A Bonn (Allemagne), où se trouve le siège de la Convention de l'ONU sur les changements climatiques, s'est tenue en août 1997 une conférence préparatoire à celle de Kyôto. De l'aveu du secrétaire exécutif de la Convention, Michael Zammit Cutajar, cette conférence s'est soldée par un échec: « Nous sommes tous inquiets de la lenteur des progrès accomplis lors de cette réunion. Il ne reste que peu de temps pour construire la nécessaire volonté politique capable de produire un accord effectif à Kyôto. » Il est clair que cette absence de volonté politique, qui s'est également fait sentir au Sommet de la Terre en juin 97 à New York, est inquiétante et augure mal de la conférence de Kyôto. Les pétroliers, les marchands de charbon, comme les plus insoucians des industriels, craignent pour leurs bénéfices, car ils pourraient se voir lourdement taxés.

D'un autre côté, se présente une occasion exceptionnelle de promouvoir les énergies propres qui, en se développant, pourront enfin devenir abordables pour tous... ■

### SOURCES

- ✓ Climate Change Information Kit, coproduction ONU, PNUE, PUND, OMM, UNITAR, Convention on Climate Change (Télécopie: 41 22 733 28 29. Mél.: Gorre-DaleE@gateway.wmo.ch Internet: <http://www.wmo.ch>)
- ✓ Comprendre les changements climatiques: Ce qu'il faut savoir sur la Convention-cadre des Nations Unies, IUCC, PNUE, OMM, 1995 (Télécopie [Suisse]: 41 22 797 34 64. Mél.: [luc@unep.ch](mailto:luc@unep.ch) Internet: <http://www.unep.ch>)
- ✓ Changements climatiques 1995, OMM, PNUE
- ✓ Introduction aux modèles climatiques simples employés dans le deuxième rapport d'évaluation du GIEC, (Document technique 2 du GIEC) OMM, PNUE, 1997
- ✓ Stabilisation des gaz atmosphériques à effet de serre: Conséquences physiques, biologiques et socio-économiques, (Document technique 3 du GIEC), OMM, PNUE, 1997
- ✓ Explaining Climate Change, WWF (Télécopie [Suisse]: 41 22 364 42 38. Email: [climate.campaign@wwf.us.org](mailto:climate.campaign@wwf.us.org))

## L'ÉNERGIE REVIENT AU MOZAMBIQUE

Après douze années d'inactivité, la centrale hydroélectrique de Cahora Bassa, dans le nord-ouest du Mozambique, reprend du service. Construite sur le Zambèze au début des années 1970, la plus grande centrale d'Afrique a, pendant près de dix années de guerre civile, subi assaut sur assaut: lignes coupées, pylônes dynamités, pistes de liaison minées. La paix retrouvée a permis, depuis 1995, sa remise en état. Elle devrait assurer, à partir de la fin 1997, l'acheminement annuel de 2 000 mégawatts en direction de l'Afrique du Sud, dont une partie (200 MW par an) reviendra alimenter la capitale toute proche, Maputo, après avoir transité par le réseau électrique sud-africain. Le Mozambique ne devra plus acheter son énergie à son grand voisin, mais payer simplement des droits de passage, soit une économie de 10 millions de dollars par an. ■

## LES RESSOURCES MONDIALES EN EAU DOUCE

Le système des Nations Unies et la Banque mondiale viennent de publier conjointement un « Inventaire exhaustif des ressources mondiales en eau douce ». Cette brochure de 33 pages, illustrée de cartes et de schémas explicatifs clairs, présente un état des lieux, ainsi que des mesures concrètes et une stratégie pour un partage équitable et une utilisation efficace de l'eau. ■

Ce document est disponible auprès du Programme hydrologique international, à l'Unesco: PHI, Division des sciences de l'eau, Unesco, 1, rue Miollis, 75732 Paris Cedex 15, France. Télécopieur: (33) 01 45 68 58 11. Mél.: [ihp@unesco.org](mailto:ihp@unesco.org) Internet: <http://www.pangea.org/orgs/unesco>

## LES MINES D'AFRIQUE

L'Amérique latine avait jusqu'ici la faveur des prospecteurs miniers. Or, voici que, grâce à l'Agence multilatérale de garantie des investissements (AMGI), les investisseurs se tournent vers l'Afrique, dont les sous-sols recèlent en abondance or, diamants, pierres précieuses et presque tous les minéraux imaginables. L'AMGI, une émanation de la Banque mondiale, encourage les investissements étrangers dans les pays en développement en les garantissant contre les risques politiques et non commerciaux. Les gisements se trouvant dans des zones isolées, leur exploitation favorisera la créa-

tion d'emplois et la lutte contre la pauvreté. Toutefois les communautés locales devront être associées à l'activité minière et l'environnement devra être préservé. Ce sera d'autant plus difficile que les mines sont, en général, fortement polluantes.

## LES ÉLÉPHANTS D'ALGER

Au parc zoologique Ben Aknoun d'Alger, deux éléphanteaux sont nés à quatre mois d'intervalle durant l'hiver 1996-1997, l'un d'une mère asiatique, l'autre d'une mère africaine. Événement d'autant plus remarquable que, dit-on, les éléphants africains ne se reproduisent pas en captivité. Le parc, qui s'étend sur 304 hectares, abrite 814 animaux. Les 12 proboscidiens qui y sont pensionnaires boivent chaque jour 300 litres d'eau et mangent environ 300 kilos de fourrage. Toutefois, le manque de ressources financières du parc est tel que ses responsables s'interrogent sur son avenir.

## LES PLANTES MÉDICINALES MALADES DE LEURS VERTUS

Un rapport récent de la Banque mondiale met en garde contre une probable surexploitation des plantes médicinales dans les pays du Sud. Celles-ci servent de remèdes quotidiens aux quelque 4 milliards d'habitants de ces régions et, par ailleurs, leur commerce mondial dépasse le billion (soit un million de millions) de dollars. Or leur cueillette est anarchique et ne bénéficie d'aucune politique d'exploitation rationnelle, encore moins de subventions. «Si les populations qui les exploitent quotidiennement ne révisent pas leurs méthodes, affirme John Lambert, un des auteurs du rapport, les plantes médicinales ne tarderont pas à disparaître.»



© Stéphane Frances/Hemisphère, Paris

## LE POIDS ÉCONOMIQUE DU THÉ

En 1996, la production mondiale de thé a atteint le chiffre record de 2 691 000 tonnes. Les recettes du thé à l'exportation contribuent directement à l'amélioration de la sécurité alimentaire des pays producteurs et des familles de cultivateurs. En 1994-1995, d'après l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO), le thé a représenté 55% du gain des exportations agricoles à Sri Lanka et 33% au Kenya. En 1996, le Kenya est devenu le premier exportateur mondial (244 200 tonnes), devançant Sri Lanka (244 000 tonnes). Le premier importateur est le Royaume-Uni (148 500 tonnes).

## DES ENFANTS CONTAMINÉS

Voilà 30 ans que de petites fonderies déversent autour de la ville d'El Alto, en Bolivie, des déchets toxiques et réparent des fumées contenant du plomb, de l'arsenic, du zinc et du chrome. L'analyse des sols et de l'air a révélé que la

concentration en plomb et en arsenic y était considérablement supérieure aux valeurs de référence. Ces métaux sont extrêmement toxiques pour le système nerveux. Or une étude récente sur l'exposition des enfants à la contamination a montré que plus les enfants étaient jeunes, plus ils concentraient le plomb dans le sang et l'arsenic dans l'urine, et couraient le risque d'en subir les effets. Les autorités sanitaires espèrent qu'il résultera de cette enquête un programme régional de surveillance de l'environnement autour des fonderies.

## ÉCHANGE VOITURE CONTRE LOGEMENT

La ville d'Edimbourg, en Ecosse, fait preuve d'imagination. D'anciens entrepôts situés près du centre vont être aménagés en un vaste jardin où seront construits une centaine de logements. Condition pour s'y installer: ne pas posséder de voiture. Le chauffage, gratuit, sera assuré par la vapeur des usines voisines tandis que lumière et énergie proviendront de panneaux solaires placés sur les toits. Les eaux usées seront recy-

clées pour la lessive et les chasses d'eau alimentées par la pluie. Un parc automobile collectif sera à la disposition des résidents.

## UN FOURNEAU ÉCONOMIQUE

Trois milliards de personnes dans le monde cuisent leurs aliments sur un simple feu de bois, dans une boîte métallique. La perte d'énergie est considérable. Une solution a été trouvée au Kenya: le *jiko*, un fourneau économique, en forme de sablier. La partie basse reçoit le charbon de bois et la partie haute, qui reçoit la marmite, est doublée de céramique. Les premiers modèles, encore imparfaits, ont été redessinés, et des artisans fabriquent actuellement environ 20 000 *jikos* par mois. Plus d'un million fonctionnent déjà au Kenya.

## L'ÉLÉPHANT CHANGE D'ANNEXE

La dernière réunion des Etats parties à la Convention internationale sur le commerce des espèces de faune et de flore menacées (CITES), qui s'est tenue à Harare (Zimbabwe) durant l'été 97, a autorisé le Botswana, la Namibie et le Zimbabwe à reprendre (avec un partenaire unique: le Japon) le commerce de l'ivoire, interdit depuis sept ans. Le but de cette décision est d'écouler les stocks d'ivoire, dont les trois pays posséderaient, selon le Fonds mondial pour la nature (WWF), plus de 50 tonnes. Les pachydermes seront pour cela déclassés de l'Annexe I en Annexe II de la Convention. Mais les transactions seront suivies de près et un dispositif mis en place pour éviter une recrudescence du braconnage des éléphants dans les pays non concernés par cette décision. Il est entendu que le produit de la vente devra alimenter des opérations de conservation de la nature.



© Marco/Acti, Impens, Paris



© Beatrice Petit, Bruxelles

Isabelle Leymarie s'entretient avec  
**Steve Turre**

Tromboniste et compositeur américain, Steve Turre est un musicien fortement ancré dans la tradition en même temps qu'ouvert à toutes les musiques.

■ Comment êtes-vous venu au jazz?

**Steve Turre:** Issu d'une famille douée pour la musique — ma mère, notamment, est pianiste et danseuse de flamenco —, j'ai toujours su que je serais musicien. C'est ma vocation. A la maison, nous écoutions toutes sortes de styles musicaux: jazz, boogie-woogie, musique classique, musique «latine», blues, gospel, rock. Du temps de mes parents, qui se sont rencontrés à un bal animé par l'orchestre de Count Basie, le jazz se dansait. Depuis il est devenu moins rythmique, ce qui lui a fait perdre une partie de son public. La musique «latine», elle, toujours très stimulante sur le plan du rythme, suscite actuellement un engouement considérable. Le rythme me passionne. Tout, dans la nature, est rythme. Une musique sans rythme manque de force vitale.

Vers neuf ou dix ans, j'ai commencé à jouer du trombone dans l'orchestre de mon école. Deux ou trois ans plus tard, j'ai fait partie d'un orchestre dans lequel mon frère aîné était saxophoniste. En 1972, je suis allé en tournée en Europe avec Ray Charles (Pete, mon frère cadet, est actuellement son batteur). L'année suivante, j'ai participé à une *jam session*<sup>1</sup> au Keystone Corner, à San Francisco, et Art Blakey m'a engagé dans son orchestre.

■ On parle parfois de vous comme d'un musicien *chicano*. Revendiquez-vous cette identité?

**S. T.:** Non, pas du tout. Le terme de «Chicano» s'applique surtout à Los Angeles, où il désigne des personnes d'origine mexicaine, qui appartiennent généralement à des classes sociales défavorisées. Or j'ai grandi dans la Bay Area, la région autour de San Francisco. Quoique d'ascendance mexicaine, je suis américain, et, comme tout Américain, fait d'un mélange de divers éléments. Je ne veux pas que mes racines me limitent, qu'elles m'enferment pour le restant de ma vie dans des clichés. Je souhaite être moi-même, avec toute mon individualité.

■ Certains joueurs de jazz latino-américains se plaignent souvent de ce que les critiques les respectent plus lorsqu'ils jouent du jazz «pur» que lorsqu'ils jouent du Latin jazz, musique pourtant tout aussi intéressante et difficile. Avez-vous rencontré des préjugés identiques au cours de votre carrière?

**S. T.:** Oui. Le problème vient souvent des

maisons de disques ou des promoteurs. Certains labels établissent une différenciation entre le jazz blanc et le jazz noir, par exemple. Si l'on est d'origine latino-américaine et que l'on dirige un orchestre, on a tendance à vous considérer comme un interprète exclusif de Latin jazz. Or même si j'adore les rythmes «latins», je suis un musicien de jazz et je revendique mes disques de jazz. Je n'aime pas que l'on me colle des étiquettes. Je m'intéresse à toutes sortes de musiques.

■ Outre votre travail de tromboniste, vous êtes, depuis quelques années, devenu particulièrement célèbre pour vos conques et coquillages, dont vous tirez d'envoûtantes sonorités. Vos solos de coquillages avec l'United Nations Orchestra de Dizzy Gillespie constituaient l'un des moments forts de ses concerts. Comment avez-vous découvert ces «instruments» peu orthodoxes?

**S. T.:** Rahsaan Roland Kirk avait un coquillage dont il me laissait jouer. J'adorais souffler dedans. Les conques et les coquillages sont à l'origine des cuivres. Ce n'est cependant qu'en 1978, lors d'une tournée au Mexique avec le sextette de Woody Shaw que j'eus une véritable révélation à propos des coquillages. Je n'étais jamais allé dans ce pays, et comme nous devions nous produire dans plusieurs villes, ma mère m'avait donné le numéro de téléphone de parents à elle. Je les ai invités à mon concert et ce soir-là, Woody décida de jouer un morceau dans lequel nous utilisions des coquillages. Le public fut emballé et après le concert, les membres de ma famille me demandèrent si je savais que les Aztèques soufflaient eux aussi dans des coquillages. Je l'ignorais. Je suis alors allé au musée d'Anthropologie de Mexico, où j'ai admiré les splendides coquillages, puis

sur le site de Teotihuacán, où j'ai découvert des bas-reliefs d'hommes soufflant dans des coquillages ou des conques. Alors que jusque-là j'hésitais, par manque de confiance en moi, à les employer, un déclic s'est produit. J'en ai joué sans me préoccuper de ce que les gens pensaient.

■ Les prêtres aztèques utilisaient des conques sacrées. Dans les Caraïbes, les Marrons — les esclaves fugitifs — utilisaient également des conques pour communiquer entre eux. Les paysans haïtiens s'en servent aussi. Les conques sont à la fois un symbole sacré et un symbole de liberté. Préparez-vous ces conques et coquillages avant d'en jouer?

**S. T.:** Oui. J'ai appris seul, en tâtonnant. Je les lime, je les taille. J'en ai de toutes les dimensions et compose en fonction de ceux dont je dispose. Les petits coquillages produisent les notes aiguës, les grands, les notes graves. Depuis cinq ou six ans, je collectionne aussi les cornes d'animal, que l'on utilise encore dans certaines musiques africaines traditionnelles. Pourvu d'une embouchure spéciale, elles produisent à la fois des sons et des rythmes intéressants. Avec mes coquillages, j'ai créé quelque chose de nouveau, mais je m'en sers pour les couleurs différentes qu'ils m'apportent. Ils complètent ma palette instrumentale. Le «Shell Choir», mon ensemble de coquillages, fait partie, au même titre que d'autres expériences, de mon bagage musical. Avant tout, je demeure un tromboniste. C'est mon instrument principal, et je peux en modifier les timbres et les couleurs en utilisant toutes sortes de sourdines.

■ Eprouvez-vous autant de plaisir à composer qu'à jouer?

**S. T.:** Si l'on dirige un groupe, c'est pour jouer sa propre musique. J'ai déjà interprété tout le répertoire traditionnel du jazz au trombone et je souhaite faire quelque chose de différent. A l'école, j'ai étudié l'harmonie et le solfège de base, mais j'ai surtout appris à écrire avec les grands arrangeurs et en observant comment la musique était fabriquée. J'ai eu l'occasion de composer la musique d'un film, *Anna Oz*, du jeune metteur en scène français Eric Rohant. On y entend mes coquillages, avec quelques ajouts. J'aimerais de nouveau composer pour le cinéma, mais je préfère jouer. J'ai trouvé un moyen d'expression et un style qui me conviennent, et j'en tire d'immenses satisfactions. ■



© Steve Turre/Musiques de nuit, Bordeaux

# Pour un nouveau musée des antiquités égyptiennes

par Samir Gharib

Considérée comme la plus riche au monde, la collection d'antiquités égyptiennes du musée du Caire compte cent soixante-seize mille pièces. Seules quarante mille sont exposées. Le reste gît entassé dans les sous-sols.

Depuis sa construction, au début du 20<sup>e</sup> siècle, le musée n'a jamais été agrandi. Quelques travaux de rénovation et de modernisation ont été effectués, notamment en ce qui concerne l'installation électrique et les systèmes de surveillance et d'alarme, et une nouvelle salle des momies royales a été ouverte au public après une longue interdiction inspirée des lois islamiques. La principale réalisation de ces dernières années a sans doute été l'enregistrement de plus de cent trente-cinq mille pièces sur cédroms (disques compacts vidéo). Mais tout cela ne fait que quelques gouttes d'eau dans l'océan.

En Egypte, on découvre en moyenne un nouveau site archéologique par mois. Comme il n'existe pas de musées départementaux, les salles et les couloirs de celui du Caire croulent sous un nombre croissant d'objets d'art. Respecter les normes scientifiques d'exposition est impossible. Et l'état des sous-sols est tel qu'on ne peut presque plus y accéder. Les trésors s'y accumulent et moisissent, condamnés à une lente dégradation. Les problèmes de sécurité et les difficultés de gestion ne font qu'ajouter à la gravité de la situation. De surcroît, le musée, implanté sur la place Al Tahrir, l'une des plus encombrées au monde, est menacé par la pollution ainsi que par les vibrations du métro qui passe en-dessous.

Une seule vraie solution: construire un nouveau musée, assez spacieux, sur un site protégé,



Hall du musée du Caire. Au centre, une statue de Ramsès II.

© Grandadam/Hoa Qui, Paris

répondant aux normes scientifiques modernes. La réalisation d'un tel projet ferait de l'Égypte le centre mondial des civilisations égyptiennes, augmenterait considérablement les revenus du tourisme, développerait la recherche, permettrait une gestion centralisée de tous les musées et sites du pays. En matière d'archéologie, cela aiderait à la mise au point de moyens de conservation fiables. L'éducation et les médias y trouveraient aussi leur compte. Enfin, cela contribuerait à la création de nouveaux emplois et à la formation de cadres spécialisés.

En 1992, une surface de 117 feddans (environ ►

► 68 hectares) à proximité de Guizeh et du site de Saqqarah était attribuée au nouveau musée par décret présidentiel. Mais, dans son budget quinquennal établi cette année-là, le gouvernement ne lui consacrait que la somme de 75 millions de livres égyptiennes (environ 20 millions de dollars) — sans commune mesure avec le coût total de la construction, estimé alors à 700 millions de dollars.

De son côté, le gouvernement italien débloquent la somme de deux milliards de livres pour financer une étude de faisabilité. Une commission italo-égyptienne d'experts était constituée et se mettait au travail dès janvier 1993. Au bout de trois ans, elle faisait connaître ses conclusions: la construction du nouveau musée devra se dérouler parallè-

Cette statue ornant le tombeau du pharaon Awibr'hor représente son ka, principe d'«énergie vitale» qui anime les dieux et les hommes. Les deux bras levés en sont le symbole graphique.



lement à la restructuration du musée actuel; l'ensemble des trésors devra être réparti entre les deux musées, et le nouveau abritera aussi une grande bibliothèque spécialisée, des laboratoires de restauration, une banque de données, une agence d'information, des salles pour les jeunes, des salles distinctes pour les expositions permanentes et temporaires, un auditorium, un bureau éditorial, des laboratoires de photographie, etc.

A ce jour, aucune décision n'a été prise quant à la répartition des collections. Diverses propositions sont à l'étude avec, pour objectif principal, d'éviter le double emploi.

Mais le vrai problème n'est pas là. Il est d'ordre financier: le gouvernement égyptien n'a pas les moyens de dégager les deux milliards de livres nécessaires à la réalisation du projet. Le volume actuel de sa dette extérieure ne lui permet pas de faire de nouveaux emprunts. D'un autre côté, les gouvernements des pays riches, tous confrontés à des problèmes internes, ne sont pas en mesure de participer au financement.

Pourtant la rentabilité du projet est incontestable. Ce musée a toutes les chances de devenir un centre d'attraction pour les égyptologues du monde entier et une aubaine pour le tourisme national et international. Il fera sans doute doubler le chiffre actuel du tourisme égyptien, qui est d'un million et demi de visiteurs par an. Une gestion réussie devrait donc lui en apporter trois millions — soit, rien que pour les droits d'entrée, trente millions de dollars. Sans compter les autres prestations, qui devraient doubler encore cette somme. Le musée pourrait ainsi couvrir ses frais de construction en moins d'une douzaine d'années.

Les banques égyptiennes pourraient, à elles seules, réunir les capitaux nécessaires à la réalisation du musée, puis en confier la gestion à une société internationale. Le gouvernement égyptien pourrait prendre l'initiative de créer une société, avec une faible participation propre, et mettre ses actions en vente sur les marchés égyptien et mondial. Compatible avec sa politique actuelle de privatisation, cette solution permettrait par ailleurs au gouvernement de surveiller la circulation des objets d'art. Les entreprises privées, pas plus que les individus, ne pourraient faire sortir la moindre pièce du pays sans l'accord des autorités. La police égyptienne affectée à la protection du patrimoine assurerait évidemment la sécurité du nouveau musée, comme elle le fait pour le musée actuel.

Si le secteur public n'a pas les moyens de financer le projet, que le secteur privé s'en charge!

## Entre utopie et réalité

■ Vous avez démarré dans la vie d'adulte et de poète avec ce que vous avez appelé plus tard «un triple credo contestataire»: la négritude-debout, le brûlot surréaliste, l'idée de révolution. Aujourd'hui, seul le volet «surréaliste» de ce credo semble tenir encore la route...

R. D.: C'est une longue histoire. A la fin de 1945, André Breton est venu en Haïti. Il se trouve que sa visite coïncidait avec une exposition du peintre Wifredo Lam et avec une série de conférences données par Aimé Césaire — de quoi embraser l'imagination des jeunes créateurs haïtiens! A cette époque nous n'étions pas au courant des péripéties du mouvement surréaliste en France. Pour la jeunesse révoltée contre la dictature grotesque d'Elie Lescot, le surréalisme incarnait surtout l'esprit de rébellion. La communication avec Breton s'est révélée «contagieuse». A la suite de sa première conférence, dans un cinéma de Port-au-Prince, le journal *La Ruche*, que nous venions de fonder, a publié un numéro spécial en hommage à Breton. Cela nous a coûté la prison, et le journal a été interdit.

Ce que Breton a découvert en Haïti, et nous a fait découvrir à nous, c'est que le surréalisme n'était pas seulement une doctrine esthétique, mais qu'il pouvait être une composante de l'imaginaire des peuples; qu'il existait un surréalisme populaire. Cela nous a redonné confiance en nous-mêmes. Nous avons vu que ce merveilleux dont on avait secrètement un peu honte et qu'on associait à une sorte de sous-développement était au contraire notre arme. Breton nous a dit: «Nous avons lancé le surréalisme à partir de notions savantes; vous l'avez reçu dans le berceau.» C'était dire que le surréalisme est une chose innée dans les Caraïbes. Le vaudou, issu d'un syncrétisme franco-africain, est un exemple de surréalisme religieux. Le comportement des dieux vaudou est éminemment surréaliste.

■ Le surréalisme dont vous parlez dépasse donc largement le cadre d'un mouvement littéraire.

R. D.: Largement. Beaucoup d'écrivains européens, à dater du romantisme allemand, et même avant, ont eu des démarches surréalistes. Je suis sûr qu'à bien regarder dans la culture égyptienne, japonaise ou chinoise, on y découvrirait également des aspects surréalistes. Pour moi, le surréalisme est une façon



© Ulf Andersen/Gamma, Paris

L'écrivain franco-haïtien, poète (*En état de poésie*, 1980), essayiste (*Bonjour et adieu la négritude*, réédité en 1989) et romancier (*Hadriana dans tous mes rêves*, prix Renaudot 1988), dresse un bilan de son parcours. Il réaffirme son refus de toute idéologie totalitaire et son attachement à un civisme planétaire, fondé sur la solidarité et le respect mutuel. Propos recueillis par Jasmina Šopova.

d'introduire le merveilleux dans le quotidien. Il existe donc partout. Mais certains peuples, comme les Haïtiens ou les Brésiliens, le manifestent avec plus d'audace que d'autres.

■ Comment expliquez-vous l'émergence des Duvalier dans une société imprégnée du merveilleux?

R. D.: Le merveilleux a marqué même la politique haïtienne. Il y a dans l'histoire de ce pays des comportements de dictateurs qui relèvent d'une sorte de dérive du merveilleux. Une dérive tragique. Le «tonton macoute», qui est une notion folklorique — une incarnation du mal, une créature nazie, une sorte de «SS haïtien» —, est ainsi devenu réalité. Le folklore haïtien est traversé par un antagonisme entre les forces du bien et les forces du mal. Et Duvalier père s'est appuyé sur les forces de la magie noire pour plonger le pays dans une situation de surréalisme totalitaire.

Mais il n'y a pas que cet aspect démoniaque. Depuis ce matin de décembre 1492 où Christophe Colomb a été saisi de fascination en découvrant l'île, l'aventure historique baroque d'Haïti est indissociable du réel merveilleux américain. Le sens du merveilleux (ou réalisme magique sud-américain) est devenu un élément constitutif de la sensibilité haïtienne et le père nourricier de ce tiers d'île, où le meilleur et le pire se côtoient avec une étonnante familiarité, quand ils ne se heurtent pas avec une rare férocité.

■ Vous avez célébré l'utopie communiste dans vos poèmes.

R. D.: L'utopie marxiste s'était effectivement refermée sur mes travaux et mes jours de poète de tout son poids de mensonge et de cauchemar policier ▶

► — jusqu’au moment de ma rupture avec le stalinisme. Ayant vécu dans des lieux qui devaient prendre dans le tumulte du siècle une valeur «stratégique» considérable (Moscou, Prague, Pékin, Hanoï, La Havane), j’ai compris que ce que l’on entendait là-bas par *révolution socialiste* n’était pas l’inverse du régime de terreur haïtien, mais une autre figure de la même dérive. Au lieu de faire prospérer l’héritage des droits de l’homme et du citoyen, la «révolution» y a profané l’autonomie de la femme et de l’homme: elle s’est livrée, à leurs dépens, au plus fantastique détournement d’idéal et de rêve de toute l’histoire des hommes.

■ **Qu’est devenue votre «idée de révolution», celle qui vous a mené d’Haïti en Europe, et ensuite à Cuba?**

R. D.: J’ai vécu intensément l’idée de révolution. Elle était devenue, chez moi, une sorte de disposition naturelle, comme le fait de respirer, de marcher ou de nager. Et elle a failli truquer à jamais mon intégrité de citoyen et d’écrivain. L’idée de révolution a appauvri gravement la charge de poésie et de tendresse qui, à vingt ans, me faisait imaginer au loin mes travaux comme un état d’émerveillement et de compassion avec le monde. Elle a fait de mon parcours littéraire celui d’un écrivain à volte-faces psychologiques et intellectuelles, à brusques retournements existentiels, une sorte de carnaval d’incertitudes et d’ineonsequences, égaré dans la fureur des courants d’idées et de passions du siècle. Les îles au trésor inventées par les utopies et les mythologies de la révolution sont parties en fumée avec le grand rêve de nos jeunes années: unir l’idée de transformer le monde (Karl Marx) à celle de changer la vie (Arthur Rimbaud).

■ **Le mot «utopie» employé dans un contexte marxiste se teinte pour vous d’une connotation péjorative. Le monde n’a-t-il pas besoin d’utopies?**

R. D.: Octavio Paz a défini les utopies comme «les songes de la raison». Or c’est d’un prodigieux *cauchemar* de la raison que nous sortons juste. Le 19<sup>e</sup> siècle, âge critique par excellence, a été le générateur direct de l’utopie révolutionnaire. Mais le rêve, somme toute légitime, des philosophes du passé, ne s’est pas mué en réforme décisive de la condition humaine, comme ils l’ont cru, ni en progrès sans précédent de notre espèce. Les aspirations généreuses de la pensée critique ont imposé à notre époque, sous la fausse identité du «socialisme réel», un absolutisme encore jamais vu.

En disant cela, je ne discrédite pas l’utopie en tant que telle. A une étape de ma vie où l’âge de vieil homme me donne le sentiment que j’ai désormais peu de temps devant moi et que je dois me dépêcher d’exprimer les choses que j’ai gardées, de toute la vie, par-devers moi, avec l’espoir de pouvoir les dire dans la grâce et la maturité, je fais en quelque sorte une critique de mon parcours de



© Ulf Andersen/Gamma Paris

A la notion de *realpolitik* qui est à l’origine de la plupart des malheurs des individus et des sociétés — et qui jouit encore d’une extraordinaire santé à la direction des Etats — j’oppose la notion de *realutopie*.

nomade. Et toute autocritique débouche sur l’utopie. Mais, en chat échaudé, je me méfie profondément d’un concept historique que les révolutions du siècle ont avili. A la notion de *realpolitik* qui est à l’origine de la plupart des malheurs des individus et des sociétés — et qui jouit encore d’une extraordinaire santé à la direction des Etats — j’oppose la notion de *realutopie*.

■ **Pouvez-vous nous expliquer cette notion?**

R. D.: J’appelle *realutopie* la notion esthétique qui me permet d’intégrer en un tout unique les diverses composantes de ma créolité d’écrivain franco-haïtien. En médecine et en physiologie on parle de synergie pour désigner l’association de plusieurs facteurs qui concourent à une fonction unique et à un effet d’ensemble. L’idée de *realutopie* me conduit à une sorte de synergie esthétique et littéraire qui fait converger vers un même but les multiples expériences que je dois au réel merveilleux, à la négritude, à l’érotisme solaire et à l’ouïrisme créole des Haïtiens, qui est le surréalisme des humiliés et des offensés.

■ **L’adieu à la négritude n’est peut-être pas définitif, alors?**

R. D.: Je me suis toujours méfié de la notion de négritude parce que je pensais qu’on ne pouvait pas constituer une anthropologie qui fût l’inverse exact de cette autre anthropologie qui s’était occupée de nous, pour nous dévaloriser et nous «déclasser Noirs». Pour moi, on ne pouvait pas reprendre en termes de Noirs ce qui se disait et se faisait en termes de Blancs. Césaire lui-même appelait ce phénomène du «Gobinisme renversé». J’étais conscient qu’il nous fallait construire notre esthétique, notre idéologie à nous, sans tomber dans du «racisme antiraciste». C’est pour cela que j’ai fait mon deuil de la Négritude, en même temps que celui du marxisme. Seul le surréalisme est resté. Il demeure encore aujourd’hui pour moi un outil de travail. Je le tiens par les deux bouts: le savant et le populaire. Mais attention! je me méfie du surréalisme aussi. Breton avait tendance à verser dans l’occultisme, à rattacher le surréalisme à certaines traditions kabbalistes, talmudistes, à tout ce côté ténébreux de l’histoire de la pensée — qui ne laisse pas, par ailleurs, d’être intéressant — mais qui revient en quelque sorte à chercher la pierre philosophale. Avec cela, je ne marche pas du tout.

J’ai tourné le dos à mes idéaux de jeunesse et je travaille aujourd’hui avec l’expérience tragique que j’en ai tirée.

■ **Quel regard posez-vous sur le monde aujourd’hui?**

R. D.: L’idée de révolution a été enterrée et l’histoire continue, avec son défilé télématique d’horreurs et de merveilles. Le mythe du Grand Soir de l’esprit



et du corps est mort dans un grand lit à la soviétique, de mort tout à fait naturelle. Le cadavre n'est pas encore froid que déjà l'imaginaire de l'Etat totalitaire a réapparu sous les traits de l'intégrisme religieux. Toutes sortes de barbaries ethnionationalistes, au nom d'un prétendu programme de rénovation de la société des infidèles, élèvent des monuments à l'obscurantisme, au terrorisme, à de nouveaux brigandages d'Etat. A la périphérie de l'Occident, l'utopie intégriste succède à l'utopie de la révolution.

■ **Que peut la littérature pour donner aux individus l'envie de se lancer dans l'aventure d'une nouvelle renaissance?**

**R. D.:** La réponse à cette question est déterminée par un contexte d'abominations fondamentalistes, de massacres interethniques, de violences nationalistes et racistes. Ce contexte est celui d'une planète totalement régie par la logique du marché.

Grâce aux outils rationnels de l'Etat de droit et de la démocratie, l'institution du marché a survécu à toutes les tempêtes ourdies contre elle. Mais, aujourd'hui, de l'avis général, la démocratie de marché a besoin de rénover ses assises et son mode de fonctionnement. Autrement elle risque de faire de la vie en société un casino planétaire sans envers ni endroit. Il est donc de l'intérêt de l'ordre marchand triomphant de remédier aux conditions chaotiques et conflictuelles dans lesquelles s'effectue la mondialisation des affaires humaines.

Il y a lieu de faire prospérer avec hardiesse le patrimoine mondial des expériences historiques de la démocratie, le trésor des règles de la civilité et de l'art de vivre ensemble qu'on trouve dans les silos des sociétés civiles nationales les plus déve-

**Au premier rang de ces valeurs communes aux cultures de la planète, je vois l'imagination audacieuse des poètes et des écrivains.**

loppées, les mieux rodées, en Occident, en matière de droit, de liberté, de justice et de solidarité. On devrait pouvoir changer la mondialisation désordonnée à laquelle nous assistons en un processus d'humanisation sans précédent des relations entre les individus et entre les Etats-nations. La société civile internationale qui se constitue, dans le désordre et l'incertitude du lendemain, a besoin de l'oxygène du civisme planétaire et de la morale de la solidarité, qui permettraient le partage démocratique d'un certain nombre de valeurs et d'acquis qui sont d'ores et déjà les biens indivis du village qu'est devenu le monde.

■ **Qui seraient les promoteurs de ce civisme planétaire?**

**R. D.:** Au premier rang de ces valeurs communes aux cultures de la planète, je vois l'imagination audacieuse des poètes et des écrivains. Nos travaux, selon l'identité strictement esthétique qui leur est spécifique, devraient aider les savants et les personnels politiques à réorienter notre vieux sens du bien et du mal, à rénover ce sens du sacré qui perd la tête ici et là, à rééquilibrer les contacts de civilisation entre le Nord et le Sud, l'Ouest et l'Est, dans un nouvel ordre mondial où les règles nécessaires du commerce, tempérées par une logique inédite du sens et de l'idéal, pourraient être vécues comme un équilibre original entre la nature et l'histoire. Pour prospérer encore sans courir à la catastrophe, l'esprit de marché devrait pouvoir compter dès maintenant sur des horizons éthiques: ceux du sens, des lois de la civilité, d'un art de vivre-ensemble érigé en idéal de respect réciproque et de compassion entre les diverses humanités de la planète. ■

**NOS AUTEURS**

**ROBERT BAUDRY**, de Belgique, professeur émérite de l'université de Katanga (République démocratique du Congo), est également président du Centre d'études et de recherches sur le merveilleux, l'étrange et l'insolite en littérature (CERMEIL). Il prépare actuellement un livre sur la quête du Graal à l'époque moderne.

**THOR VILHJÁLMSÓN**, écrivain et peintre islandais, co-fondateur de la revue culturelle islandaise d'avant-garde *Birtingur*, a publié de nombreux ouvrages. On peut lire de lui en traduction française: *La mousse grise brûle* (Actes Sud, 1991) et *Nuits à Reykjavík* (Actes Sud, 1996).

**ANTONIO GUERREIRO**, ethnologue et ethnocinéaste français, est chercheur associé à l'Institut de recherches sur le Sud-Est asiatique, à Aix-en-Provence (France). Il a co-dirigé un numéro de la revue *Autrement* (hors série n°11, 1991) sur l'île indonésienne de Bornéo.

**JACQUES LACARRIÈRE**, écrivain français, a publié, entre autres, *Chemin faisant* (Livre de Poche, rééd. 1997), *L'été grec* (Plon, rééd. 1996), *Marie d'Egypte* (J.-C. Lattès, rééd. 1996) et *La poussière du monde* (NIL éditions, 1997).

**LOKENATH BHATTACHARYA**, poète et essayiste indien de langue bengali, ancien directeur du National Book Trust de l'Inde, a publié un grand nombre d'ouvrages. Parmi ses plus récentes publications en France: *Eaux troubles, du Gange à l'Aveyron* (Fata Morgana, 1995), *Le festin des mendiants* (Fata Morgana, 1995).

**LUIS MIZÓN**, poète et essayiste chilien, est l'auteur de nombreux ouvrages. On peut notamment lire de lui, traduits en français: *La mort de l'Inca* (essai, Seuil, 1992) et *Jardin de ruines* (poèmes, Obsidiane, 1992).

**EDUARDO MANET**, romancier et dramaturge français d'origine cubaine, est notamment l'auteur de *L'île du lézard vert* (Seuil, 1994), *Rhapsodie cubaine* (Grasset, 1996, prix Interallié) et d'un roman à paraître: *L'île de tous les désirs*.

**EDOUARD J. MAUNICK**, poète et écrivain mauricien, a notamment publié *Ensoleillé vif* (prix Apollinaire 1976), *Anthologie personnelle* (Actes Sud, 1984) et *Paroles pour solder la mer* (Gallimard, Paris, 1989).

**PASCAL ABSI**, de France, est l'auteur d'une thèse d'anthropologie sociale sur les mineurs de Potosí.

**FRANCE BEQUETTE**, journaliste franco-américaine, est spécialisée dans l'environnement.

**ISABELLE LEYMARIE**, musicologue franco-américaine, a récemment publié *La musique sud-américaine, Rythmes et danses d'un continent* (Gallimard, Paris, 1997).

**SAMIR GHARIB**, d'Egypte, est journaliste et critique d'art.

**RECTIFICATIF**

Deux erreurs de chiffres se sont glissées dans notre numéro d'octobre 1997. «Les catastrophes naturelles, Prévoir, éduquer, prévenir».

A la page 13, la date de la grande inondation qui a frappé Florence (Italie) était «les 4 et 5 novembre 1966» [et non 1996].

A la page 27, il fallait lire: «La plupart des 200 000 [et non pas 100 000] personnes qui ont péri dans le cyclone qui a frappé le Bangladesh en 1991...».

## JANVIER ■ MICROFINANCE ET PAUVRETÉ. INCLURE LES EXCLUS

Entretien avec Johan Galtung (N. Batič). Un exemple à suivre (S. Rahman). Une arme contre la pauvreté (J. Garson). Trois règles d'or (M. Otero). Mais le crédit ne suffit pas... (R. P. Christen). Bangladesh: les pionniers (M. Yunus). Indonésie: un vaste réseau (M. S. Robinson). Amérique latine: radiographie d'une réussite (M. Otero). Entreprendre en Afrique (K. Mutua). La solidarité commence au village (R. Scofield). Trois exemples de microcrédit en Europe (M. Nowak). Chronique: Eduquer ceux qui feront leur propre avenir (F. Mayor). Espace vert: Des plantes et des hommes (F. Bequette). Patrimoine: Colonia del Sacramento redécouvre son passé (E. Bailby). Notes de musique: Entretien avec David Sanchez (I. Leymarie).

## FÉVRIER ■ LA RADIO, UN MÉDIA D'AVENIR

Entretien avec Alain de Libera (R. Sabbaghi). Une longueur d'avance (H. Bourges). Le premier demi-siècle: 1895-1945 (B. Blin). Le second demi-siècle: 1945-1995 (G. Price). Au service du public (K. Ebbesen). La longue vie des ondes courtes (R. Gallon et D. Seligsohn). Un instrument d'initiative populaire (C. A. Arnaldo). Philippines: «Maintenant, c'est la radio qui nous écoute» (W. Jayaweera et L. Tabing). Masse et pouvoir (A. Oganessian). Chronique: Energie pour tous (F. Mayor). Patrimoine: Monticello ou le palais idéal du président Jefferson (F. Leary). Espace vert: Les satellites et l'environnement (F. Bequette).

## MARS ■ VILLES-CARREFOURS

Entretien avec Predrag Matvejevič et Vidosav Stevanović (J. Šopova). Tanger, théâtre d'amour et de vie (T. Ben Jelloun). Alerte à New York (J. Charyn). Feux de Bombay (L. Jagga). Marseille à la croisée des chemins (E. Temime). Le double versant de La Paz (L. Pacheco). Van-couver ou le génie du lieu (H. Ditmars). De la pluralité au métissage (A. Barrak). Chronique: La science et nous (1): Le savant, le politicien et la recherche scientifique (F. Mayor). Patrimoine: Notre-Dame d'Amiens, la Bible de pierre (C. Romane). Espace vert: Les grands barrages (F. Bequette). Diagonales: Le monde est un sanctuaire (H. Skolimowski). Notes de musique: Redécouvrir Lili Boulanger (I. Leymarie).

## AVRIL ■ LE CORPS ET L'ESPRIT

Entretien avec Mario Luzi (M. Rosi). L'énigme du visage (D. Le Breton). Comme un fleuve invisible (S. Nagatomo). Peuple du livre, peuple du corps (D. Biale). Un produit de la parole (M. B. Priso). Corps grossier, corps subtil et souffle vital (R. Maitra). Le jardin des délices (A. Meddeb). Chronique: La science et nous (2) (F. Mayor). Patrimoine: Te Wahi-pounamu ou le matin du monde (A.-M. Johnson). Espace vert: Les jardins, paradis de

culture (F. Bequette). Notes de musique: Entretien avec Rido Bayonne (I. Leymarie).

## MAI ■ LES PAYSAGES HABITÉS: LORSQUE LA SOCIÉTÉ DIALOGUE AVEC SON ENVIRONNEMENT

Entretien avec Aimé Césaire (A. T. Melsan). L'écriture du paysage (Y. Bergeret). Les portes du sacré (M. Ninomiya). Les veines de la Sicile (J.-F. Patricola). Au pays des couleurs (G. Piña-Contreras). Le microcosme des plantes en pots (Y. E. Ioannou). Mais lorsque les noms viennent d'ailleurs (L. Mizón). Dossier: Le réseau mondial des réserves de biosphère. Chronique: La science et nous (3): De la responsabilité des hommes de science (F. Mayor). Patrimoine: L'île de Mozambique (P. Lagès). Espace vert: Jardins d'Extrême-Orient (F. Bequette). Notes de musique: les azmaris, ménestrels d'Ethiopie (I. Leymarie). Anniversaire: Aleko Konstantinov (1863-1897), «Heureux» et son héros (G. Danailov).

## JUIN ■ COMMENT VOYAGENT LES IDÉES

Quand les idées allaient à pied (F.-B. Huyghe). Les tribulations des manuscrits (G. Messadié). Chansons, ragots et libelles, ou les médias du 18<sup>e</sup> siècle (R. Darnton). La parole en marche (Y. Tata Cissé). Les chocs de la mondialisation (S. Guemriche). Le cyberspace: un réseau planétaire de personnes et d'idées (J. C. Nyíri). Machines à voyager dans le temps (L. Merzeau). Dossier: «Mémoire du monde» et les Routes du dialogue. Chronique: De l'idéal à l'action (F. Mayor). Espace vert: Le sol, ce grand oublié (F. Bequette). Patrimoine: Palmyre, visages d'éternité (M. Zibawi). Les pharaons victimes de l'urbanisation (S. Gharib). Entretien avec Viviane Forrester (E. Reichmann).

## JUILLET-AOÛT ■ L'IMAGE DE LA FEMME DANS LES LIVRES POUR JEUNES et LE SECRET DE L'UNESCO

Japon: A la conquête de l'indépendance (A. Sueyoshi). Afrique de l'Est: Partenaires silencieuses (E. Ledi Barongo). Ex-URSS: De l'idéologie à l'amour (J. Prosalkova). Etats-Unis: Conflits d'identité (E. Liebs). Le secret de l'UNESCO, Une aventure de Lbrz et Zkrr (Alteau et C. Doxuan). Déclaration: Le droit de l'être humain à la paix (F. Mayor). L'âme indestructible de Sarajevo (P. d'Erm). Le patrimoine albanais en danger (entretien avec Y. Aliçka). Espace vert: Regard sur la forêt (F. Bequette). Patrimoine: Teotihuacán, une ville à visage divin (C. Romane). Action UNESCO: Repenser l'éducation des adultes (C. McIntosh). Diagonales: Lettres d'Asie (D. Sinor). Entretien avec Mstislav Rostropovitch (I. Leymarie).

## SEPTEMBRE ■ LE PATRIMOINE MONDIAL: ÉTAT DES LIEUX

Qu'est-ce que le patrimoine mondial? (Dossier). Vingt-cinq ans déjà... (B. von Droste). Eloge de la diversité (C. Fabrizio). Une notion

en devenir (P. Nora). Paysages culturels (D. Lowenthal). Sauvegarder et aussi créer... (J. Rigaud). Et le moderne? (M. Kuipers). Jeunes gardiens du patrimoine (I. Kvisterøy). Comment est appliquée la Convention du patrimoine mondial (G. Zouain). Disparités Nord-Sud (L. Rajk). Evaluation et contrôle des travaux de conservation (M. Biörnstad). Les montagnes sacrées (E. Bernbaum). Le canal du Midi (F. Bordry). Des villages sauvés par leurs habitants (H. Saito et N. Inaba). Chronique: Le patrimoine, mémoire de l'avenir (F. Mayor). Espace vert: Une ferme sans déchets (F. Bequette). Entretien avec Youssef Chahine (M. Fargeon).

## OCTOBRE ■ LES CATASTROPHES NATURELLES: PRÉVOIR... ÉDUCER... PRÉVENIR...

Prévenir plutôt que guérir (B. Rouhban). Une décennie d'action internationale (F. Press). Attention, dangers naturels! (W. W. Hays). Quand les villes tremblent (M. Erdik). Les moyens d'affronter les risques (B. Carby). Donner l'alerte à temps (F. Ferrucci). Femmes de terrain (D. Guha-Sapir). Assurance oblige (G. Berz). Chronique: L'eau et la civilisation (F. Mayor). Espace vert: Nouvelle Calédonie: menaces sur la biodiversité (F. Bequette). Patrimoine: Taxila, berceau de l'art gandhara (L. Gourret). Diagonales: Les diffuseurs de la foi (O. Vallet). Entretien avec Manuel Elkin Patarroyo (F. Romero).

## NOVEMBRE ■ OÙ VA LE THÉÂTRE?

Le théâtre à un tournant (R. Schechner). Jeux et transgression (J.-P. Guingané). Un art en quête de ses racines (R. Maitra). Les tribulations du Shingeki (Y. Ohzasa). Une maison commune (A. Smelianski). Un lieu d'osmose (G. Maleh). Le théâtre de l'opprimé (A. Boal). Dossier: l'Institut international du théâtre. Chronique: Une clé du développement durable: la formation scientifique (F. Mayor). Espace vert: Les algues, une ressource d'avenir (F. Bequette). Patrimoine: Ironbridge Gorge, berceau de l'art industriel (N. Cossons). Entretien avec Andrée Chedid (M. Leca).

## DÉCEMBRE ■ LES ÎLES, UN AUTRE MONDE

L'île, carrefour du merveilleux (R. Baudry). Islande: le feu sous la glace (T. Vilhjálmsson). Pacifique: le chemin des ancêtres (A. Guerreiro). Les îles solstices (E. Maunick). Les épreuves d'Ulysse (J. Lacarrière). Qu'est-ce qu'une île, mon frère? (L. Bhattacharya). L'ultime secret de l'île de Pâques (L. Mizón). L'or de Cuba (E. Manet). Chronique: Paix, développement et démocratie: l'UNESCO à l'œuvre (F. Mayor). Patrimoine: La Pachamama habite à Potosí (P. Absi) et Les mines d'argent du roi d'Espagne. Espace vert: Les enjeux du changement climatique (F. Bequette). Diagonales: Pour un nouveau musée des antiquités égyptiennes (S. Gharib). Notes de musique: Entretien avec Steve Turre (I. Leymarie). Entretien avec René Depestre.

Rejoignez l'UNESCO sur Internet en vous connectant au serveur

<http://www.unesco.org>

Vous y trouverez le sommaire des derniers numéros du *Courrier de l'UNESCO*, des informations sur l'ensemble des programmes et activités de l'UNESCO, les communiqués de presse, les événements, les publications, le répertoire des bases de données et des services d'information de l'UNESCO et les coordonnées des principaux partenaires de l'UNESCO.

*Une grande œuvre contemporaine qui restera dans les mémoires comme un message d'espoir et de paix.*



Réf. CD : 7432152160-2

# SARAJEVO


RENAISSANCE

*RENAISSANCE D'UNE VILLE, D'UN PEUPLE, D'UN ESPOIR*

*L'ÉVÈNEMENT : LE PREMIER ENREGISTREMENT DE L'ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE SARAJEVO APRÈS LA GUERRE*


MAURICE JARRE, ÉRIC BRETON, JOSIP SLAVENSKI, PETAR KONJOVIĆ, ASIM HOROZIĆ, RICCARDO GIOVANNINI

ONT SPÉCIALEMENT COMPOSÉ À CETTE OCCASION DES ŒUVRES ORIGINALES INTERPRÉTÉES PAR L'ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE SARAJEVO DIRIGÉ PAR ERNST SCHELLE ET EMIR NUHANOVIĆ

SOUS LE PARRAINAGE DE L' 

Disque vendu au bénéfice de l'Orchestre Philharmonique de Sarajevo

 Milan.

Distribution  BMG

© 1997 Éditions Milan Music



NOTRE PROCHAIN NUMÉRO AURA POUR THÈME:

▼  
**ÉLOGE DE LA FRUGALITÉ**

▼  
L'INVITÉ DU MOIS  
**LUIS SEPÚLVEDA**

▼  
PATRIMOINE  
**LE MONT ATHOS (GRÈCE)**

▼  
ENVIRONNEMENT  
**LES CITADINS AU SECOURS DES VILLES**